

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les secrets de la Bastille
Le XVII^e siècle : la doctrine classique
Du bienheureux Romain Bédaride à la comtesse de Noailles
Une exposition de grandes œuvres
Dix ans après...
L'étalon-or
Cinéma

Franz FUNCK-BRENTANO
Comte Gonzague de REYNOLD
Omer ENGLEBERT
Théophile BONDROIT
Jean MAXENCE
Pierre LINN
Jean DENIS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Semaine sociale de Lille, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

4 août!

Il y a dix-huit ans, — écrivait hier, dans le *Soir*, le sénateur Cyr. Van Overbergh — la Belgique, protégée par son statut de neutralité imposée par les Grandes Puissances Européennes, fut envahie brusquement par l'Allemagne, puissance garante, qui voulait ainsi frapper au cœur la France, autre puissance garante, avec laquelle elle se trouvait en guerre.

La Belgique, fidèle à son devoir, résista à l'envahisseur. Il en résulta pour elle des dommages incalculables.

La justice exigeait que les dommages fussent réparés par l'assailant. Ce n'est pas seulement un impératif de la morale chrétienne; c'est un des préceptes de la morale humaine.

Or, où en sommes-nous après dix-huit ans? La Justice nous fut solennellement promise par nos amis et par nos ennemis. Le monde entier se fut grandi en nous l'assurant et il n'en eût guère coûté à ceux qui s'étaient engagés à nous l'obtenir. Nous avions sauvé l'Europe et le monde, c'est entendu, mais les « sauvés » se désintéressèrent singulièrement du sort de leur sauveur. Oh! pas en paroles...

Lorsque — conclut le courageux sénateur — nous serons sortis de nos difficultés économiques et financières, ne songera-t-on pas à élever un monument aux Réparations? Ce monument ne serait pas dominé par la « croix de guerre », d'odieuse mémoire, mais par la « croix du sacrifice ». Sur trois des faces du monument s'étaleraient les promesses solennelles des Alliés, de l'Associé et des Ennemis, nous garantissant la réparation intégrale de nos dommages de guerre. La quatrième face serait réservée à deux chiffres : DÉPENSES pour dommages et marks, 130 milliards. — RECETTES, 24 milliards.

Ce monument se dresserait sur la place Poelaert, au pied du Temple du Droit, notre Palais de justice de Bruxelles.

« Triomphe d'Hitler » ou — comme le proclame le *Peuple* — « l'assaut fasciste brisé en Allemagne »? Tout est relatif, évidemment, mais un parti qui passe de 110 à 230 membres dans un Reichstag qui en compte 607; un parti qui, avec l'appoint des nationaux-allemands, disposera demain de 45 % des sièges, n'est tout de même ni un parti « arrêté », ni un parti « vaincu »! Peu importe d'ailleurs que l'on parle du triomphe de l'hitlérisme, comparé à ce qu'il était hier, ou de sa défaite, en face de son espoir d'arriver à la majorité absolue — il reste que les élections qui viennent d'avoir lieu après le coup d'Etat de von Papen renforcent la Prusse et l'hégémonie prussienne, et voilà bien le mal, le très grand mal.

Il faut évidemment se réjouir de voir le Centre sortir fortifié de la bataille en gagnant 7 sièges. Avec les députés populaires bavares il disposera de 15,5 % des sièges aux Reichstag. Communistes et socialistes détiennent ensemble 36 % des mandats (222 sièges dont 89 aux communistes). Le communisme est puissant en Allemagne, en Prusse surtout, et c'est encore un des côtés du danger prussien.

De quoi demain sera-t-il fait? Dictature voilée appuyée sur l'hitlérisme et « tolérée » par un Centre désireux d'éviter pire, c'est-à-dire la folie hitlérienne déchaînée d'une part, les excès

communistes d'autre part? Le certain, c'est que l'action des forces tendant à une décentralisation et à des Allemagnes sera combattu, le Reich renforcé, une restauration des Hohenzollern préparée, l'esprit de revanche et d'agression entretenu, nourri et développé.

Texas, du *Peuple*, où il traite la politique étrangère, est allé se promener en Allemagne pendant la récente période électorale. Après le discours assez raide du général Schleicher, il a écrit, de Berlin, à son journal :

C'est donc un défi formel lancé aux pays vainqueurs, l'annonce d'une violation formelle des clauses militaires du traité de Versailles.

Le conflit le plus redoutable d'après-guerre est donc ouvert, conflit qui, les socialistes de tous les pays ne se sont pas lassés de le répéter, était inévitable si les vainqueurs refusaient d'exécuter honnêtement leurs engagements de désarmement.

Non, mais, cet apôtre du pacifisme intégral en a de bonnes! 1° Les vainqueurs n'avaient pris que des engagements très généraux et conditionnels;

2° L'Allemagne n'a pas rempli les conditions posées;

3° Aucun armement d'aucun pays ne menace l'Allemagne;

4° Le désarmement précipité des vainqueurs centuplerait une menace allemande qui n'a cessé de croître depuis dix ans;

5° La dernière manière de s'y prendre, pour obtenir le désarmement des vainqueurs, est celle pratiquée par les vaincus depuis leur défaite.

L'Europe vient de perdre un homme d'Etat tout à fait remarquable. L'humble et modeste prêtre qui, à la lettre, sauva son pays à une heure où il était seul à croire ce salut possible, frappait par une simplicité extraordinaire. Un diplomate étranger, attaché depuis plus de dix ans au secrétariat de la S. D. N., et que de nombreuses missions mirent en relations avec tous les puissants de ce monde, nous dit un jour, que si Mussolini était l'homme qui l'avait le plus impressionné, Mgr Seipel était celui qui lui avait inspiré la plus grande admiration et le plus profond respect. « J'ai vu cet homme, à Genève et ailleurs, travailler à sauver l'Autriche, à lui tout seul, et, pratiquement, malgré, sinon contre ses compatriotes. Personne ne croyait la chose possible à part lui. De tous les hommes d'Etat et magnats de la finance qu'il m'a été donné de rencontrer, Seipel est certainement, et de loin, la plus forte personnalité, Mussolini excepté. »

Protestons une fois de plus contre la sottise des prix de beauté. Entreprise purement commerciale — et dans plus d'un sens, dont l'un tout proche de « traite des blanches »... — les concours de beauté, qui d'ailleurs ne sont en rien de vrais concours, sont une exploitation indigne et ne peuvent que contribuer à fausser les idées sur l'idéal féminin. La beauté est un don de la Providence qui a sa place marquée et son rôle indiqué dans le plan créateur. Mais la beauté physique séparée de la beauté morale; la beauté

physique exaltée sans répit; l'attention d'un monde, où matérialisme et sensualisme n'ont déjà qu'une emprise trop grande, attirée par tous les moyens de la réclame sur des visages et sur des corps, sans souci aucun de ce qu'il y a derrière de beaux yeux, ni des périls auxquels expose ce culte de la forme extérieure, tout cela ne peut que nuire à la dignité de la femme et à sa mission dans le monde.

Les concours de beauté sont plus qu'une sottise, ils tendent à faire croire que la beauté physique est, pour une femme, la qualité suprême, alors qu'un « contenant » éclatant sans... « contenu », ou, pire encore, cachant de graves défauts, n'est qu'un très grand malheur.

Au lieu de concentrer leurs efforts sur la conquête de droits politiques, les féministes feraient mieux de combattre cette aberration — car s'en est une — qui diminue la femme en déshonorant cette beauté dont le charme et la grâce ne devraient servir qu'à adoucir l'homme et à le rendre plus sociable.

A propos de féminisme, nous venons de lire dans le numéro d'août de *Res publica*, revue d'études politiques internationales, une étude de miss Barbara Barclay-Carter sur : *Les femmes dans la vie publique*, où nous avons trouvé, une fois de plus, ce que nous ne cesserons de dénoncer comme l'erreur essentielle du féminisme.

Nous citons :

En ce qui concerne les partis politiques, les femmes ne sont pas plus unanimes que les hommes; mais il existe une politique féministe, dont les grandes lignes ont été tracées dès le commencement du mouvement. Tout d'abord, il s'agit de compléter la victoire, de relever l'état de la femme jusqu'à l'égalité complète, économique, civile, légale avec l'homme; de lui assurer l'accès libre à toutes les carrières et à toutes les fonctions; de faire accorder aux femmes les mêmes salaires qu'aux hommes; d'établir la position juridique et économique de la femme mariée et, dans le cas où elle aurait épousé un étranger, de lui obtenir le droit de décider elle-même si elle changera de nationalité; de garantir à la mère les mêmes droits sur l'enfant qu'au père, y compris le droit de tutelle; et ainsi de suite.

L'égalité complète entre l'homme et la femme : folie antinaturelle, destructrice de la famille et de la société; idée vraiment diabolique.

Continuons à citer :

Or, ce qui est sûr, c'est que l'apport des femmes à la vie politique est, à l'heure actuelle, plus nécessaire que jamais. Atteintes, elles aussi, par la crise des esprits (encore plus grave que la crise économique), elles représentent néanmoins une force de progrès. Nouvelles venues à la vie politique, libres des entraves d'une tradition qui est souvent un poids mort, il leur appartiendrait de combler les vides de la génération sacrifiée à la guerre. Et l'on peut dire que, dans les pays où elles ont conquis la plénitude de leurs droits politiques, elles sont un élément de progrès et d'assainissement.

Comme échantillon d'idées vagues et de phrases creuses, ces lignes valaient d'être soulignées.

Et voici le clou : « ... afin que la femme puisse donner sa pleine contribution à la vie de la société, non, en tant que femme, mais en tant que PERSONNE ».

Non en tant que femme, mais en tant que « personne »... Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire?

Ce n'est qu'en étant femme, rien que femme et pleinement femme, que la femme remplira sa mission d'épouse et de mère.

Est-ce assez drôle ces femmes donnant leur pleine contribution à la vie sociale, non pas comme femme, mais quoique femmes et en tant que « personnes », alors que la femme n'est une personne que parce qu'elle est telle femme... Mais, au fait, quelle distinction peut-il bien y avoir, dans une femme, entre la personne et la femme?...

Et puisque nous en sommes à ramasser des perles, que pensez-

vous de celle-ci, extraite d'un discours tenu par un inspecteur scolaire en France :

Sur les ruines de la vieille école, la nouvelle s'est édifiée : « Ecole simple, elle aussi, mais plus moderne, où déjà les enfants sont élevés dans le respect de l'école populaire et le culte de l'idéal laïque; véritable temple, où nous sentons bien que nous devons respecter la sincérité des convictions, l'ardeur des enthousiasmes et toutes ces qualités par lesquelles se ressemblent tant de nobles cœurs qui se croient ennemis d'autant plus que nous renouons au prestige du dogme et que nous ne voulons plus mettre de solutions naïves ou grossières à la place des nobles doutes qui sont l'honneur de la raison humaine. Nous restons des doutes, tout en voulant être des éducateurs. »

Et l'orateur de souhaiter pour les enfants que « l'absence des lumières que l'esprit critique a pour toujours éteintes dans les cieux ne les empêchera pas de marcher de l'avant dans la voie du progrès à la lueur de celles que la raison allume chaque jour pour eux ici-bas ». Or, ce « primaire » possède le moyen d'éclairer cette raison et d'assurer ce progrès; il rêve à cet effet d'un organisme :

« ... où l'on se réunira pour discuter et penser ensemble, pour entendre de la musique, ou regarder de belles images, où l'on prendra goût du vrai et du beau... image première de ce que pourra être la Cité lorsqu'elle sera devenue la grande coopération nationale et que nos humbles maisons d'école auront enfin remplacé dans la vénération, cette fois-ci justifiée, les temples du Dieu implacablement muet et les palais des rois déchus ».

Quelles pauvretés! A verser au dossier de l'école neutre ouverte à tout le monde...

M. Camille Barrère, longtemps ambassadeur de France à Rome, poste qu'il occupait pendant la guerre, vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* des « Mémoires » du plus haut intérêt sur la chute de Delcassé.

Dans un récent débat parlementaire au Sénat — écrit-il — on a établi un parallèle entre les sept années du ministère de Delcassé et le septennat de M. Briand au quai d'Orsay. L'assimilation était dérisoire. L'œuvre du premier fut exactement le contraire de celle du second. La politique de l'un eut pour noble objectif l'indépendance française, la libération nationale de toute servitude étrangère, la liberté légitime d'un grand peuple, la seule qui fût digne des fastes glorieux de son histoire. Celle de l'autre, toute d'idéologie, de renonciation et de chimères, singulièrement apparentée à celle de Napoléon III, était pour faire de ce pays une Puissance de second ordre.

Toute d'idéologie, de renonciation et de chimères...

Le baron von der Lancken, n'est évidemment pas le premier venu. Si la lecture de ses *Mémoires* laisse l'impression d'un homme habile et rusé, à aucun moment on n'a l'impression d'un puissant esprit. Aucune envergure chez ce diplomate « distingué », pas de vues un peu larges, rien d'un grand politique ni même d'un homme d'Etat. *Mémoires* très mal faits d'ailleurs : à peine de la petite histoire et très fragmentaire encore, sans ordre ni synthèse.

Au début du chapitre que le diplomate allemand consacre au cardinal Mercier, il écrit cette phrase : « Le mot CATHOLIQUE ne sert plus en Belgique qu'à désigner un parti politique (le Parti catholique) ».

Voilà qui nous fixe sur le degré de compréhension de l'auteur.

Les libéraux, — ajoute-t-il — fidèles également en cela à leurs principes, accordèrent une très large liberté d'enseignement qui fut mise à profit par les catholiques pour soumettre une grande partie des écoles élémentaires et supérieures à l'influence déterminante des congrégations d'enseignement (frères des écoles chrétiennes, jésuites). C'est ainsi que s'allient en Belgique, à peu près sans frictions, la liberté absolue du culte prévue dans la Constitution et la domination illimitée de fait de l'Eglise catholique.

Pas mal, non plus, « cette domination illimitée de fait de l'Eglise catholique. »

Pour [moi] chef de la section politique, il n'a pas toujours été facile de maintenir des relations supportables avec le prince de l'Eglise, très volontaire et extrêmement jaloux de ses prérogatives ecclésiastiques.

tiques; mais je suis cependant parvenu à éviter la rupture brutale, toute proche à un moment donné. Quand je considère les choses aujourd'hui, avec un éloignement et sous une perspective déjà historiques, je dois bien me dire que, par son caractère, son prestige, sa formation intellectuelle et sa dialectique, le cardinal a été pour nous un adversaire dangereux, mais qu'il serait injuste de lui imputer, comme on l'a fait parfois, une haine aveugle de l'Allemagne. La guerre, sans laquelle il aurait sans doute épuisé ses capacités dans le rôle de grand-prêtre, lui fit prendre conscience de la tâche politique qu'il avait à assumer : maintenir l'unité nationale de son peuple, même indépendamment de l'unité religieuse. Il sentait en lui la force qui lui permettrait d'accomplir cette mission historique; cette force, il l'utilisa, comme il s'y sentait obligé en tant que patriote.

Je puis aujourd'hui accorder à cet adversaire, le plus grand de ceux qu'il m'a été donné d'affronter dans ma carrière politique, qu'il n'a pas en général dépassé la ligne de la résistance passive. Néanmoins, il prêcha cette résistance à ses compatriotes, avec une ardeur qui fut très gênante pour nous.

Oui, von der Lancken évita la rupture mais... par la victoire complète du Cardinal! Prétendre que celui-ci prit conscience d'une tâche politique à assumer, c'est entretenir l'éternelle équivoque au sujet de ce mot. La morale fait partie de la religion. Définir la morale appartient aux Pasteurs. Dénoncer l'injustice, soutenir ceux qui souffrent de cette injustice, défendre les opprimés, est-ce faire de la politique? Le Cardinal fut, de 1914 à 1918, ce qu'il avait été de 1906 à 1914 : soucieux d'être pleinement fidèle à sa devise *Apostolus Jesu Christi*. Et la caractéristique de notre Grand Cardinal reste d'avoir été toujours à la hauteur des circonstances.

Ils se trompent grandement sur la psychologie du Cardinal, ceux qui croient que son action se basait avant tout sur son patriotisme. Patriote éminent, certes, le cardinal Mercier fut d'abord, pendant la guerre, le pasteur du troupeau, l'évêque, le défenseur de la justice, de cette justice dont il avait la passion. Comme on lui rapportait un jour l'appréciation d'un homme d'Etat, qui d'ailleurs l'estimait grandement, mais qui trouvait que le cardinal Mercier avait trop le culte de la justice pour être un grand politique, le Cardinal répondit : « Oui, je crois bien que la passion de la Justice est la dominante de mon tempérament »...

Le baron von der Lancken ne parle pas, dans ses *Mémoires*, de sa correspondance avec le cardinal Mercier. On le comprend un peu, car elle montre trop bien que la partie ne fut pas égale. Le diplomate crut certainement que son habileté et son don d'arranger les choses allaient, une fois de plus, neutraliser l'action de son adversaire. Il apprit à ses dépens qu'il avait trouvé son maître, même en diplomatie et en habileté, car les lettres du cardinal Mercier au chef de la section politique sont aussi un monument de finesse psychologique.

von der Lancken a grand tort d'écrire : « N'avions-nous pas devant nous un homme qui, bien à couvert, nous envoyait ses traits, auquel nous ne pouvions répondre, pas plus que nous ne pouvions donner l'assaut »? Au lendemain de la lettre *Patriotisme et Endurance*, le Cardinal s'attendait à être interné en Allemagne. Sa valise était prête... von Bissing voulut sévir; von der Lancken l'en empêcha... Peut-être le militaire eût-il, cette fois, plus de flair que le diplomate.

« Anglais ou Français n'auraient pas hésité à me mettre à l'ombre »... disait un jour le Cardinal.

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule fois que le Cardinal crut qu'on lui ferait passer le Rhin. Au début de 1915 il fut mandé à Rome... Il lui revint, par une indiscretion d'un haut fonctionnaire allemand, que l'Empereur l'empêcherait bien de rentrer en Belgique occupée! Les Centraux étaient puissants à Rome, et on sait que beaucoup de prélats les croyaient invincibles... D'autre part, il y avait une Lettre collective des évêques belges aux évêques allemands dont le Cardinal craignait la publication pendant

son absence. Prétexte tout trouvé pour l'empêcher de rentrer à Malines. Mais comme diplomate, le cardinal Mercier était vraiment extraordinaire. Il... suscita la publication, en Belgique, de la lettre en question qui éclata comme une bombe et dont la répercussion à l'étranger fut énorme... Et il ne consentit à partir pour Rome qu'après avoir reçu les assurances les plus formelles que l'Allemagne garantissait au Saint-Siège son retour parmi les siens.

Evidemment, l'emprisonnement du Cardinal en eût fait un « martyr », comme dit von der Lancken, mais, le cardinal Mercier, étant ce qu'il était, eût moins nui à l'Allemagne comme « martyr », qu'il ne lui donna de fil à retordre en remplissant sa mission de pasteur.

Au lendemain de la mort de son grand adversaire, von der Lancken eut le courage d'écrire dans un grand journal de Berlin :

En vous adressant ces lignes, je ne suis pas seulement guidé par le sentiment de l'objectivité historique, — ayant été quatre années durant le chef de la section politique en Belgique, j'ai appris à connaître Mercier comme adversaire, — mais aussi par le désir de montrer ce que nous, Allemands, nous avons à apprendre d'une personnalité telle que Mercier. Certes, personne n'a combattu l'Allemagne avec des armes plus acérées que Mercier; certes, personne ne nous a nuí davantage en Belgique et dans le monde, — bien qu'il n'ait pas atteint le but essentiel visé tout d'abord, celui de nous brouiller avec la curie, — mais il n'avait pas pour l'Allemagne la haine la plus exaspérée. Mis à part ses devoirs religieux, qu'il avait très à cœur, il était trop intelligent pour haïr et il n'aurait pas été aussi dangereux pour nous qu'il l'est devenu si son patriotisme avait suivi les impulsions de la haine. Il nous a combattu avec une force inflexible de caractère et une dialectique impitoyable, qu'il s'était forgées par une longue discipline de sa volonté, de son esprit, de toute sa personnalité. Il fut dangereux pour nous par cette formation spirituelle et par le prestige souverain que lui conféraient ses qualités, même auprès de ses adversaires politiques en Belgique — jusqu'aux libéraux anticléricaux et aux socialistes internationalistes.

Pendant notre bataille dans la Ruhr, il m'a été dit une fois : « Dans la bataille de la Ruhr, notre succès serait certain si nous y avions un Mercier ! » Et en fait, aujourd'hui encore, je suis convaincu que l'absence d'une personnalité de l'envergure d'un Mercier est cause que notre résistance, commencée dans de si bonnes conditions, se soit finalement perdue partie en fatigue, partie en un sabotage infructueux. Mais un homme à la mesure du Cardinal aurait-il triché chez nous, dans tous les partis, le soutien que trouva Mercier parmi les siens en Belgique occupée? En tant qu'Allemand, je déplore d'avoir à poser ce point d'interrogation. Une question encore : que gagnons-nous à rapetisser Mercier comme le font d'autres journaux? La grandeur de notre adversaire est notre grandeur! Ne vaut-il pas mieux tirer de l'exemple offert par Mercier la leçon suivante : des personnalités dirigeantes ne peuvent se développer qu'au-dessus des partis, mais, par ailleurs, de pareilles personnalités ne doivent pas être écartées pour de simples raisons de parti? Si cette grande figure qui vient d'entrer dans l'histoire pouvait nous pénétrer de ce principe, le Cardinal nous aurait plus servi dans la mort qu'il ne nous a nuí de son vivant.

Le baron von der Lancken note, dans ses *Mémoires*, à propos de Poincaré — auquel il ne pardonne sans doute pas de l'avoir dépeint, dans son livre *Au service de la France* (T. I) comme « le type de Prussien rogne, orgueilleux et méchant, sous une froide enveloppe de courtoisie élégante et raffinée » :

« PEUT-ÊTRE ses compatriotes lui décerneront-ils un jour le titre de Grand Français; on ne lui reconnaîtra jamais celui de Grand Européen ! »

Grand Européen : qu'est-ce à dire? Le mot est à la mode mais n'en devient pas plus compréhensible pour cela. Briand fut un Grand Européen, vous diront ses admirateurs. Pourquoi donc?

« Gathe est le plus grand des Européens — écrit André Suarès au début du livre qu'il vient de consacrer au poète allemand sous le titre : *Gathe, le grand Européen* — il est aussi le premier, depuis

Montaigne; et peut-être le seul avec Stendhal. [...] Goethe est le grand médiateur. Il n'y a de salut pour l'Europe que dans l'esprit de Goethe. Mais il n'est pas possible que cet esprit s'éteigne, puisqu'il est celui de l'Europe même, et que l'Europe ne serait qu'un mot vide sans lui.

« Dans l'ancien monde, quelques docteurs chrétiens, porteurs de l'unité catholique, ont été des Européens. Mais ils le furent dans l'espèce religieuse : leur Europe était un Islam : il y avait une foi : il n'y avait pas d'Europe. La foi est un sentiment, fondé sur le mystère. Non moins qu'une fonction du sentiment, l'Europe est une forme générale de la raison. En chaque esprit capable de s'élever à cette forme rare, l'Europe est une volonté. Elle semble même une volonté nécessaire. Ce qui ne veut pas dire qu'elle doive s'accomplir fatalement. »

En regard de ce charabia — car c'en est — plaçons les mots par lesquels notre ami Hilaire Belloc terminait naguère son maître livre *Europe and the Faith : Europe will return to the Faith, or she will perish. The Faith is Europe. And Europe is the Faith*. Ou l'Europe retournera à la Foi, ou elle périra. La Foi, c'est l'Europe. Et l'Europe, c'est la Foi. *Europe is the Faith* : l'Evangile a fait l'Europe. Sans l'Eglise, il n'y aurait pas de civilisation occidentale...

Sera donc un grand Européen, dans l'ordre de l'action comme dans celui de la pensée, l'homme qui contribuera grandement à la rechristianisation de l'Europe, directement ou indirectement — ajoutons même, consciemment ou inconsciemment.

La Prusse, l'hégémonie prussienne, la prussification des Allemands, sont des facteurs de déchristianisation. Quiconque a fait, fait ou fera le jeu de cette Prusse est antieuropéen. Et voilà pour quoi, au fond, Poincaré fut plus grand Européen que Briand, car « l'europanisme » de ce dernier se ramenait, en fin de compte, à favoriser la Prusse. Une France libre et puissante reste encore, malgré tout, un facteur de rechristianisation possible.

Seipel fut un très grand Européen. Il était infiniment plus anti-prussien que Briand.

Mussolini, aussi, en recréant son pays, travaille dans la ligne : Europe. Une renaissance italienne est « pour » la civilisation occidentale; une renaissance prussienne est « contre ».

« Il n'y a de salut possible pour l'Europe que dans l'esprit de Goethe » affirme Suarès. Non, il n'y a de salut possible, pour notre vieille Europe, que par la fraternité dans le Christ. L'universalisme de Goethe est, certes, bon et peut favoriser un universalisme chrétien battu en brèche, en ce moment, par des particularismes exaspérés, dont le particularisme prussien est le plus violent et le plus nocif; mais il manque à Goethe l'essentiel : LA CHARITÉ!

Dans un article remarquable (dernier numéro de l'*Allgemeine Rundschau* de Munich : *Vaterlandsliebe, Nationalismus und Christentum*), F. W. Förster vient d'écrire que l'Europe n'évitera la catastrophe que s'il se trouve une génération d'éducateurs chrétiens pour ramener ses fils aux préceptes de l'Evangile. Aucune Société des Nations, dit-il, aucune union économique, aucun pacifisme ne seront capables de sauver l'Europe s'il ne se trouve pas de classes dirigeantes pour s'unir dans la résistance à ce pseudo christianisme qui veut limiter la morale chrétienne à la vie privée et qui, dans la vie publique, abdique devant les puissances de péché...

* * *

Au sujet de la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre, le baron von der Lancken observe de Conrad le silence prudent. En égrenant ses souvenirs de conseiller d'ambassade à Paris, il nous conte comment, au printemps de 1905, l'Allemagne eût pu être tentée de faire une guerre préventive qui lui aurait, très probablement, assuré l'hégémonie européenne. Le chef d'état-major von Schlieffen et le puissant Holstein étaient « pour », Bülow et le Kaiser, « contre ».

Et notre diplomate de conclure :

L'Allemagne peut rappeler en toute conscience qu'elle a résisté à la tentation de mettre à profit une situation favorable, qui ne se représenterait certainement plus, pour livrer une guerre ayant toute chance de victoire. Combien il est absurde de prétendre que la même Allemagne, sous le règne du même souverain, réduite par son encerclement à une situation manifestement plus mauvaise, aurait prémédité et déchaîné la guerre au cours de l'été de 1914! Aucun argument ne saurait mieux démontrer l'absolue fausseté de l'affirmation mise à la base des traités de Versailles, selon laquelle l'Allemagne aurait aspiré à l'hégémonie mondiale et, pour cette raison, aurait, en 1914, troublé par scélératesse la paix universelle!

Mais voilà qui tendrait seulement à prouver qu'une Allemagne voulant la guerre a laissé échapper l'occasion de 1905, croyant sans doute trouver mieux encore. Le cas de 1914 est une question de fait. Ce n'est pas parce que l'Allemagne ne tira pas le sabre neuf ans auparavant, qu'elle ne le sortit pas en août 1914. Que, décidée à s'en servir tôt ou tard, elle eut tort de ne pas le brandir en 1905, voilà une toute autre question...

* * *

Au sujet de l'échec des tentatives de paix de 1917, von der Lancken écrit :

C'est alors que le « Tigre » sauta d'un bond dans l'arène. Et tous les partenaires penchant en faveur de la paix, qui s'y trouvaient, durent, pour ne pas être déshonorés comme défaitistes, franchir promptement la barrière et se réfugier dans l'ombre. Clemenceau, qui n'avait d'ailleurs jamais reculé devant l'impopularité, se jeta avec toute sa fougue dans l'action, et le drame fut conduit jusqu'à son épilogue sanglant.

Plus d'un Français peut aujourd'hui, dégrisé, contempler en silence les succès obtenus par l'énergie sauvage du « Père la Victoire » et se demander si le gain correspond réellement à l'enjeu formidable que dut encore fournir la France sous la volonté despotique de Clemenceau. Le résultat ultime de cette volonté fanatique dans la guerre et dans la paix aura été — il faudra toujours le constater — une Europe sapée jusque dans le noyau le plus profond de sa culture. Si dans la politique — à l'inverse de l'éthique — tous les actes se justifient qui permettent d'obtenir un maximum de résultats avec un minimum de moyens, on peut bien dire ici que le succès obtenu par la France n'a pas répondu aux efforts, tendus jusqu'à l'extrême, qu'elle a déployés.

L'histoire établira sans doute, un jour, les responsabilités de ceux qui eussent pu écourter une boucherie que l'Allemagne provoqua. Si, après avoir vu s'évanouir l'espoir d'une réussite rapide et totale, l'Empire essaya de minimiser la casse, un diplomate allemand est mal venu de reprocher à Clemenceau sa volonté d'abattre l'agresseur.

Ce n'est d'ailleurs pas cela que la postérité reprochera à Clemenceau, mais d'avoir gaché une victoire complète et magnifique. Car si de cette victoire étaient sortis l'écrasement pour longtemps de la Prusse militariste, la fin de l'hégémonie prussienne, et des Allemands libres, l'effort demandé par Clemenceau à son pays n'eût certes pas été vain.

* * *

Quant aux principes moraux de son Excellence le Baron von der Lancken, ambassadeur d'Allemagne, ils sont d'un beau cynisme. Savourez donc cela : « Si, dans la politique — à l'inverse de l'éthique (!) — tous les actes se justifient qui permettent d'obtenir un maximum de résultats avec un minimum de moyens... »

« Tous les actes... » La voilà bien dans toute son horreur, la culture prussienne. C'est elle qui sape l'Europe « jusque dans le noyau le plus profond de sa culture », en légitimant le mensonge, la tromperie, le vol, l'assassinat, pourvu que tout cela serve efficacement à des fins politiques. Le contrepied, exactement, de la morale évangélique. La mort de l'Europe par le triomphe de la barbarie, si cette « maladie de l'Occident », comme l'appelle Förster, persiste et s'étend...

Les secrets de la Bastille⁽¹⁾

Les archives

« La Bastille, écrivait un publiciste du XVIII^e siècle nommé Sainte-Foix, est un château qui, sans être fort, est un des plus redoutables et dont je ne dirai rien. »

« Il est plus sûr, répétait-on dans Paris, de s'en taire que d'en parler. »

A l'extrémité de la rue Saint-Antoine, à l'entrée du faubourg, apparaissaient les huit tours hautes, sombres, massives, plongeant leurs pieds moussus dans des flaques d'eau boueuse. De place en place, elles étaient percées de fenêtres étroites, barrées de fer. Le sommet en était crénelé. Non loin du Marais, le quartier riche et joyeux, auprès du faubourg Saint-Antoine, le quartier industriel et tout bourdonnant, la Bastille morne, chargée de silence, faisait contraste.

Dans ses *Nuits de Paris*, Retif de la Bretonne traduit l'impression commune : « C'était un épouvantail que cette Bastille redoutée, sur laquelle, en allant chaque soir dans la rue Saint-Gilles, je n'osais jeter les yeux ».

Les tours avaient un air de mystère dur et triste, et le gouvernement du roi les entourait de mystère. A la tombée du jour, les persiennes baissées, un fiacre passait les ponts-levis, et, de temps à autre, dans la nuit noire, des enterrements, vagues ombres que la lueur d'une torche faisait vaciller aux murailles, sortaient silencieusement. Combien en avait-on revu de ceux qui étaient entrés là ?

On peut se faire une idée de la facilité avec laquelle se forment les légendes par le passage suivant de la *Gazette de la Régence* : « Je sais par un commissaire au Châtelet qui était préposé pour la Bastille, que l'un portant l'autre, il y entrait bien dix ou douze prisonniers par semaine et qu'il en sortait peu comparativement ». Dix ou douze par semaine, font approximativement six cents par an. Or nous savons par les feuilles et registres d'écrou conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, qu'à cette époque, c'est-à-dire dans le premier quart du XVIII^e siècle, il entrait à la Bastille une moyenne de vingt-cinq prisonniers par an — au lieu de six cents, — et que la détention de la plupart d'entre eux était de courte durée. Et le rédacteur de la *Gazette de la Régence* disait tenir ses renseignements du commissaire même de la Bastille !

Mais le préjugé populaire demeurait inébranlable et le sombre donjon du faubourg Saint-Antoine demeurait vaguement dans l'imagination générale, un gouffre sans fond où ne cessaient de perdre une infinité de malheureux.

Aussi bien, si l'on rencontrait un ancien prisonnier, à la première question il répondait après avoir mis le doigt sur ses lèvres : — Chut, en sortant j'ai signé l'engagement de ne rien révéler de ce que j'y ai vu.

Cet ancien prisonnier n'avait d'ailleurs jamais vu grand-chose. Un silence absolu était imposé aux gardiens. « On ne s'explique point en ce lieu-là, écrit M^{me} de Staël, et tous les gens qui vous abordent ont une physionomie si resserrée qu'on ne s'avise pas de leur faire la moindre question. » — « Le premier article de leur code, dit Linguet, c'est le mystère impénétrable qui enveloppe toutes leurs opérations. »

On sait comment naissent et se développent les légendes. Tantôt on les voit éclore sous l'éclat radieux qui illumine la vie des héros. L'homme, déjà, est descendu dans la tombe, la légende survit ; elle traverse les temps, traçant un sillon de météore ; grandit,

s'élargit, devient plus radieuse, plus éclatante : Thémistocle, Léonidas, Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon.

Ou bien, au contraire, la légende germe dans les coins écartés, couverts d'ombre et de silence. Là des hommes ont passé et ils ont dû souffrir. Leurs plaintes se sont fait entendre dans une froide solitude, et les seules oreilles qui les ont recueillies étaient plus dures que les murs de pierre. Ces plaintes, qu'aucune âme humaine n'a entendues, l'âme populaire, vaste et sonore, les reçoit et les développe de toute sa puissance. Bientôt, dans la masse du peuple, passe un souffle d'une force irrésistible, comme la tempête qui soulève les flots mouvants. C'est la mer déchainée ; elle déferle tumultueuse, quel effroi ! — toutes les digues sont renversées.

Dans une lettre que le major de la Bastille, Chevalier, adressait au lieutenant de police, Sartine, il parlait de tous ces propos généralement répandus sur la Bastille. « Quoique très faux, disait-il je les crois dangereux par la répétition qui s'en fait depuis plusieurs années dans le royaume. » Les conseils de Chevalier ne furent pas écoutés. Le mystère continua d'être de règle à la Bastille et dans tout ce qui y touchait. « La douceur des mœurs et du gouvernement, écrit La Harpe, avait fait disparaître en grande partie les rigueurs inutiles. Elles subsistaient dans l'imagination du peuple, accrues et fortifiées par les contes qu'adoptent la crédulité et la haine. » Bientôt parurent les *Mémoires* de Latude et de Linguet. Latude cachait ses torts si graves pour peindre, en traits de feu, ses longues souffrances. Linguet, avec son rare talent d'écrivain, faisait de la Bastille le plus sombre tableau ; il résumait son pamphlet dans cette phrase : « Si ce n'est en enfer, peut-être, il n'y a pas de supplices qui approchent de ceux de la Bastille ». En même temps, le grand Mirabeau lançait son puissant plaidoyer contre les lettres de cachet, les « ordres arbitraires ». Ces livres eurent un prodigieux retentissement. La Révolution éclata. La Bastille fut éventrée. Les tours noires croulèrent pierre à pierre sous la pioche des démolisseurs, et, comme si elles eussent été le piédestal de l'ancien régime, celui-ci tomba avec fracas.

Une des salles de la Bastille, contenait dans des cartons soigneusement rangés, toute l'histoire de la célèbre forteresse depuis l'année 1659, date où l'on avait commencé de former de précieux lots d'archives. On y avait réuni les documents concernant, non seulement les prisonniers de la Bastille, mais toutes les personnes qui avaient été enfermées, ou frappées d'un ordre d'exil, ou simplement poursuivies dans les limites de la généralité de Paris, en vertu d'une lettre de cachet.

A la garde des documents, avaient été attachés des archivistes. Durant tout le XVIII^e siècle, ils travaillèrent avec zèle et intelligence à la mise en ordre des pièces qui, à la veille de la Révolution, se comptaient par centaines de milliers. Le tout était dans un ordre parfait, classé et étiqueté. Le major du château, Chevalier, avait même été chargé d'écrire d'après ces textes une histoire des prisonniers.

La Bastille fut prise. Quel fut, dans le tumulte, le sort des papiers ? Le pillage en continua pendant deux jours, écrit Dusaulx, l'un des commissaires nommés par l'Assemblée constituante pour la conservation des archives de la Bastille. « Lorsque, le jeudi 16, mes collègues et moi, nous descendîmes dans l'espèce de cachot où étaient les archives, nous trouvâmes sur les tablettes les cartons très bien rangés, mais ils étaient déjà vides. On en avait tiré les pièces les plus importantes ; le reste était répandu sur le plancher, dispersé dans la cour et jusque dans les fossés. Cependant les curieux y trouvaient encore de quoi glaner. » Le témoignage de Dusaulx n'est que trop bien confirmé. « J'allai pour voir commencer le

(1) Extraits d'un volume, à paraître prochainement chez Flammarion, à Paris.

siège de la Bastille, écrit Retif de la Bretonne, et déjà tout était fini, la place était prise. Des forcenés jetaient les papiers, des papiers précieux pour l'histoire, du haut des tours, dans les fossés. » Parmi ces papiers, il y en eut de brûlés, d'autres furent déchirés, des registres furent mis en pièces, traînés dans la boue. La foule avait envahi l'enceinte du château : les curieux, les lettrés s'empres- saient d'enlever le plus possible de ces documents, où l'on croyait devoir trouver des révélations saisissantes. « On cite le fils d'un magistrat célèbre, écrit Gabriel Brizard, qui en a emporté plein sa voiture. » Villenave, alors âgé de vingt-sept ans, déjà collection- neur, y récolta une riche moisson pour son cabinet et l'illustre père de notre ami Figaro, le célèbre auteur dramatique, Caron de Beaumarchais, dans une tournée patriotique à l'intérieur de la Bastille conquise, eut soin de recueillir un certain nombre de ces papiers.

Les pièces dérobées aux archives, le jour et le lendemain de la prise, allèrent se dispersant par toute la France, par tout l'Europe. Pierre Lubrowski, attaché à l'ambassade de Russie, put s'en pro- curer un gros paquet. Vendues, en 1805, à l'empereur Alexandre, avec toute la collection Lubrowski, elles furent déposées au palais de l'Hermitage. C'est ainsi qu'elles étaient, avant la dernière guerre, conservées à la Bibliothèque impériale de Pétersbourg; elles y sont sans doute encore aujourd'hui.

Heureusement que, dès le 15 juillet, la garde de la forteresse conquise fut confiée à la compagnie de l'Arquebuse, et que celle-ci reçut l'ordre de veiller à ce que l'on n'emportât plus de papiers. Le 16 juillet, au sein de l'Assemblée des électeurs, un des membres présents, s'élançant au bureau, s'écria : « Ah! messieurs, sauvons les papiers! On dit que les papiers de la Bastille sont au pillage; hâtons-nous de recueillir les restes de ces vieux titres d'un despotisme intolérable, afin d'en inspirer l'horreur à nos derniers neveux! » Ce fut un magnifique brouhaha. Enfin, une commission fut nommée : Dusaulx, de Chamseru, Gorneau, Cailleau. Il faut suivre le style de l'époque : « Les commissaires reçurent, devant la Bastille, un accueil triomphal. Aux applaudissements du peuple, instruit de leur mission, dix gens de lettres distingués, les Brizard, les Cubières, les conjuraient de les introduire au sein de cette fameuse forteresse qu'ils détestaient de longue main ». Entrée dans la Bastille, la commission ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle arri- vait un peu tard : « Beaucoup de cartons étaient vides et un immense amas de papiers dans un complet désordre ».

L'affaire des papiers de la Bastille se mit du jour au lendemain extraordinairement à la mode. L'Assemblée des électeurs venait de nommer des commissaires pour les recueillir; La Fayette, com- mandant de la garde nationale, chargeait le district de Sainte- Elisabeth de les recueillir également; Bailly, maire de Paris, déléguait Dusaulx, toujours pour les recueillir. Dans l'Assemblée constituante, le comte de Châtenay-Lantzy proposait d'inviter la municipalité parisienne à rassembler les papiers trouvés à la Bastille, pour être mis en ordre, extraits et rendus publics par l'impression, « pour nourrir à jamais, par cette lecture, dans le cœur des Français, l'horreur des ordres arbitraires et l'amour de la liberté! » Ce livre devait être la préface de la Constitution. Enfin, le district de Saint-Roch prenait l'initiative d'intervenir auprès des électeurs pour faire entrer dans le domaine national les papiers enlevés à la Bastille par Beaumarchais.

Dans la séance du 2 juillet, l'Assemblée des électeurs prit un arrêté invitant les citoyens, détenteurs de papiers de la Bastille, à les reporter à l'Hôtel de Ville. L'appel fut entendu et les resti- tutions furent nombreuses.

Quand le pillage et la destruction eurent été arrêtés et que l'on fut rentré en possession d'une partie des documents enlevés, les papiers de la Bastille furent dirigés sur trois dépôts différents; mais ils ne tardèrent pas à être réunis au dépôt de Saint-Louis de la Culture. Enfin, le 2 novembre 1791, la Commune de Paris résolut de faire ranger les précieux documents dans la Bibliothèque même de la Ville. La mesure était d'autant plus heureuse que ce transfert, qui allait placer la garde des papiers entre les mains d'hommes de science, de véritables bibliothécaires, ne nécessitait pas de démé- nagement. La Bibliothèque de la ville occupait, à cette date, le même local que les archives de la Bastille, le couvent de Saint- Louis de la Culture.

Aux temps révolutionnaires succédèrent des temps plus calmes. Les archives de la Bastille, après avoir tant fait parler d'elles, occupé l'Assemblée constituante, l'Assemblée des électeurs, la Commune de Paris, la Presse, Mirabeau, La Fayette, Bailly, tout Paris, la France entière, tombent dans un oubli complet.

Elles sont perdues de vue. Le souvenir même s'en efface. En 1840, un jeune bibliothécaire, François Ravaisson, les découvre à la Bibliothèque de l'Arsenal, au fond d'une véritable oubliette! Comment avaient-elles échoué là?

Ameilhon, bibliothécaire de la ville de Paris, avait été nommé le 3 floréal an V (22 avril 1797), conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Jaloux d'enrichir le nouveau dépôt à la tête duquel il se trouvait placé, il obtint un arrêté qui attribua les papiers de la Bastille à la Bibliothèque de l'Arsenal.

L'arrêté est du 9 ventôse au VI (27 février 1798).

Au citoyen « Devilliers », membre du bureau pour le triage des titres, qui peu après demandait au conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal des renseignements au sujet de documents concernant le duc de Vendôme et qui devaient se trouver parmi les papiers de la Bastille confiés à ses soins, Ameilhon répondait, en date du 22 brumaire an VI (12 novembre 1797), par ces lignes dont nous devons l'obligeante communication à M. le vicomte de Villers du Terrage et qui sont imprimées ici pour la première fois :

« J'ai l'honneur, Citoyen, de vous assurer qu'il n'y a rien dans les papiers de la Bastille qui ait rapport à l'objet que vous cher- chez. Il faut bien prendre garde de se laisser surprendre par tous les faiseurs d'anecdotes sur la Bastille. Il est important de ne pas confondre les temps et de savoir quand et comment, et en quel état, ces papiers m'ont été remis. Avant d'avoir été confiés au biblio- thécaire de la Commune, ils ont couru bien des hasards, et souffert bien des transports qui les ont exposés au pillage et je sais de science certaine que beaucoup de particuliers, entre les mains des- quels ils ont passé successivement se sont emparés de ce qui leur a plu. Au reste j'ai un inventaire exact et circonstancié de tout ce qui m'a été délivré et je suis en état de rendre un fidèle compte de ce dépôt.

« La nécessité où je viens de me trouver de les déménager à la hâte et de les placer un peu confusément dans un autre local, pour céder celui où ils étaient à l'Ecole centrale qui s'établit en ce moment dans la maison de Saint-Louis de la Culture, ne me permet pas de vous donner de plus grands éclaircissements. Quand je les aurai fait remettre dans leur premier ordre, je pourrai peut- être vous satisfaire davantage, non pas toutefois sur les papiers de feu M. le duc de Vendôme. Vous pouvez être sûr que je ne les ai jamais eus à ma disposition. Celui qui vous apprend qu'ils sont dans un lieu humide et qu'ils ne tarderont pas à être mangés des vers ne les a certainement pas vus à la Bibliothèque de la Commune où il eût été impossible qu'ils eussent couru ce danger.

« Je vais m'occuper du sort futur de la partie des papiers de la Bastille qui m'a été confiée. Je me ferai un plaisir, Citoyen, de prendre là-dessus vos conseils.

« Salut et fraternel attachement.

» AMEILHON,

» Bibliothécaire en chef de l'Arsenal. »

La vérité est qu'Ameilhon qui, de bibliothécaire en chef de la Commune de Paris venait d'être nommé conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, était un homme peu sérieux. Il avait plus de savoir-faire que de connaissances techniques et d'applica- tion à sa tâche. Devant cette invasion de documents en désordre — plus de six cent mille pièces — les bibliothécaires de l'Arsenal, Ameilhon en tête, reculèrent, épouvantés du travail qui allait leur être imposé; puis, après réflexion, ils les firent entasser dans un entresol poudreux. De jour en jour, on différait de les en tirer. Quarante ans passèrent. Et s'il arrivait qu'un vieil amateur, curieux et importun, pour en avoir entendu parler dans sa jeunesse, deman- dât à les consulter, on répondait — sans doute de bonne foi — qu'on ne savait pas de quoi il s'agissait.

En 1840, à la Bibliothèque de l'Arsenal, François Ravaisson eut à faire réparer sa cuisine. Les dalles du parquet furent soule- vées : par le trou béant apparut un amoncellement de vieux papiers. Le hasard fit, qu'en tirant une feuille de la masse, Ravais- son mit la main sur une lettre de cachet. Il comprit qu'il venait de retrouver le trésor perdu. Un travail de cinquante années a établi péniblement l'ordre que vainqueurs du 14 juillet et démé- nagements successifs avaient détruit. Les archives de la Bastille constituent, aujourd'hui encore, un ensemble imposant, malgré les lacunes créées par l'incendie et le pillage de 1789, à jamais regrettables. L'administration de la Bibliothèque de l'Arsenal a acquis la copie des documents provenant de la Bastille conservés à Pétersbourg. Chacun peut visiter les archives de la Bastille, à la

Bibliothèque de l'Arsenal, dans les salles spécialement aménagées pour elles. Plusieurs registres ont été troués par les flammes le jour de la prise, la reliure en est toute noire, les feuillets sont jaunés. Dans les cartons les pièces sont à présent numérotées; elles sont journellement consultées par les lettrés. Le catalogue en a été rédigé et publié par les soins du ministère de l'Instruction publique.

C'est à la lumière de ces textes, d'une autorité et d'une authenticité indiscutables, qu'à été levée l'ombre si noire qui s'était appesantie sur la Bastille. Les légendes se sont dissipées à la clarté de l'histoire, comme les nappes d'une brume opaque, dont la nuit couvre parfois la terre et qu'enlève le soleil du matin; les énigmes que, las d'investigations vaines, on s'était résolu à déclarer insolubles, se sont trouvées finalement résolues.

Une Idylle à la Bastille

La Régence fut une transition entre le règne de Louis XIV et celui de Louis XV. Dans l'histoire de la Bastille, ce fut également une époque de transition. Les incarcérations sont moins nombreuses, moins rigoureuses, mais le régime de la prison perd de cet air seigneurial qui l'avait caractérisé. L'épisode le plus important de l'histoire de la Bastille sous la Régence est l'incarcération des accusés compromis dans la conspiration de Cellamare. Parmi eux se trouvait M^{lle} de Launay, qui devait s'appeler plus tard M^{me} de Staël. Elle a laissé sur sa détention des pages charmantes, où nous trouvons raconté, d'une plume fine et rapide, le petit roman que nous allons résumer.

Les comédies écrites par M^{lle} de Launay, sa correspondance et ses merveilleux *Mémoires* la placent parmi les gloires les plus pures de notre littérature; d'autre part, cette petite histoire d'amour est la vive et pittoresque illustration de la vie que menaient les détenus en cette sombre et terrible Bastille, à l'époque de la Régence, époque où brillaient le pinceau de Watteau, l'esprit de Marivaux et où la grâce française s'est épanouie en son plus séduisant éclat.

Comment une idylle a-t-elle pu se développer entre les sombres murs d'une vieille prison? L'amour est une fleur qui pousse partout.

Notre héroïne était jeune, jolie, pourvue d'infiniment d'esprit et elle était Parisienne.

De son nom de jeune fille, elle se nommait Marguerite-Jeanne Cordier. Son père était artiste peintre. Quand elle entra au service de la duchesse du Maine, elle prendra le nom de sa mère et se fera appeler Rose de Launay. Rosette dans l'intimité.

Orpheline de bonne heure, elle songea à se faire religieuse; mais il aurait fallu se faire couper les cheveux. « Je ne pus m'y résoudre », écrit-elle. De nos jours, le charmant auteur de *La Mode* (une de ses comédies), s'y serait décidée plus aisément.

* * *

Rose de Launay entra donc au service de la duchesse du Maine, petite-fille de Grand Condé et qui avait épousé un fils de Louis XIV. Nous voici sous la Régence. Le Parlement a cassé le testament du grand roi et privé le duc du Maine des avantages magnifiques que son père lui avait faits. La duchesse du Maine ne put en prendre son parti et noua contre le Régent, avec le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, une conspiration restée fameuse. Une conspiration Régence. On y trouve mêlés, avec la duchesse du Maine, de beaux évêques, le cardinal de Polignac, le jeune et sémillant duc de Richelieu, le marquis de Pompadour, plusieurs officiers, trois académiciens et une danseuse de l'Opéra. On conserve encore dans les archives de la Bastille, à la Bibliothèque de l'Arsenal, le chiffre de la conspiration, les caractères hiéroglyphiques dont les conjurés se servaient pour correspondre entre eux. Ils sont notés sur une feuille de papier au verso de laquelle sont imprimés ces vers :

Tendre fillette en âge d'être aimée
Est toujours prête à jouer quelque tour,
Sans en prévoir la suite accoutumée :
Comme le feu ne va pas sans fumée,
Ces jeux badins ne vont pas sans amour.

Ce détail déjà permet de juger nos conspirateurs en perruque blonde et collet noir.

La conspiration fut découverte, naturellement : les conjurés furent arrêtés et menés à la Bastille; et, parmi eux, notre petite Rosette, secrétaire de la duchesse du Maine. Elle logeait à l'Arsenal. Le 29 décembre 1718 au soir, un exempt de robe courte fit irruption dans sa chambre suivi de quelques houcquetons.

« Il était sept heures du soir, écrit-elle. Je me doutais que la route ne serait pas longue et qu'on me menait à la Bastille; j'y arrivai en effet. On me fit descendre au bout d'un petit pont, où le gouverneur vint me prendre. Après que je fus entrée, l'on me tint quelque temps derrière une porte, parce qu'il arrivait quelques-uns des nôtres qu'on ne voulait pas me laisser voir : je ne comprenais rien à toutes ces rubriques. Ceux-ci placés dans leurs niches, le gouverneur vint me chercher et me mena dans la mienne. Je passai encore des ponts où l'on entendait des bruits de chaînes dont l'harmonie est désagréable. Enfin, j'arrivai dans une grande chambre où il n'y avait que les quatre murailles fort sales et toutes charbonnées par le désœuvrement de mes prédécesseurs. Elle était si dégarnie de meubles, qu'on alla chercher une petite chaise de paille pour m'asseoir, deux pierres pour soutenir un fagot qu'on alluma, et on attacha proprement un petit bout de chandelle au mur pour m'éclairer. Toutes ces commodités m'ayant été procurées, le gouverneur se retira et j'entendis refermer sur moi cinq ou six serrures et le double de verrous. »

Les chambres de la Bastille étaient, à cette époque, dégarnies de mobilier; mais il était permis aux prisonniers de les meubler à leur gré, et celle de Rosette, par les soins de la duchesse du Maine, le fut magnifiquement.

Rosette avait amené avec elle une nommée Rondel, sa femme de chambre. M^{lle} de Launay écrit :

« A peine étions-nous renfermées que je fus frappée d'un bruit qui me sembla tout à fait inouï. J'écoutai assez longtemps pour démêler ce que ce pouvait être. N'y comprenant rien et voyant qu'il continuait sans interruption, je demandai à Rondel ce qu'elle en pensait. Elle ne savait que répondre; mais s'apercevant que j'en étais inquiète, elle me dit que cela venait de l'Arsenal dont nous n'étions pas loin; que c'était peut-être quelque machine pour préparer le salpêtre. Je l'assurai qu'elle se trompait, que ce bruit était plus près qu'elle ne croyait et très extraordinaire. Rien, pourtant, de plus commun : je découvris, par la suite, que cette machine, que j'avais apparemment cru destinée à nous mettre tous en poussière, n'était autre que le tourne-broche, que nous entendions d'autant mieux que notre chambre était au-dessus de la cuisine. »

En dehors du gouverneur, chargé des relations du château de la Bastille avec le monde extérieur, l'administration intérieure de la prison était confiée, à cette époque, à un lieutenant de roi, nommé M. de Maisonrouge. M^{lle} de Launay a tracé de lui le portrait que voici :

« Il me témoignait une attention sans relâche, une complaisance sans bornes; un soin perpétuel de me satisfaire, sans aucun égard pour lui-même; tellement à moi qu'il semblait n'être plus à lui. Je n'ai vu dans le monde, ni même dans les romans, des sentiments aussi parfaits qu'étaient les siens; sentiments qui ne se sont jamais démentis, et d'autant plus admirables qu'ils n'étaient point l'ouvrage des raffinements de l'esprit, mais de la simple nature qui semblait avoir voulu faire un cœur où il n'y eût rien à reprendre. La probité, l'honneur, toutes les vertus qui font l'honnête homme, lui étaient également naturelles; et son esprit, ni délié, ni orné, était véritablement droit et sensé. »

* * *

Maisonrouge se prit de passion pour sa gentille prisonnière.

« J'étais, écrit-elle, l'unique sujet de son entretien avec tous les prisonniers à qui il rendait visite; et il croyait bonnement que c'étaient eux qui ne faisaient que lui parler de moi. Il revenait me voir tout ravi de l'estime prétendue que je leur avais inspirée.

« — Cela est étonnant, me disait-il, à quel point on vous admire et combien ici tout le monde s'intéresse à vous : on m'en parle sans cesse et je ne puis aller nulle part que je n'entende vos louanges. »

Cela devint vrai par la suite, ajoute Rosette, quand on eut remarqué le plaisir extrême que le lieutenant de roi y prenait.

« Le faible de Maisonrouge découvert, les gens sous ses ordres songèrent à le gagner par là; les uns m'envoyaient des rafraîchissements, les autres des livres amusants; chacun, selon ce qu'il avait en main, m'offrait une espèce d'hommage qui passait tous les jours par lui ».

Un jeune et galant cavalier, le chevalier de Mesnil, impliqué, lui aussi, dans la conspiration de Cellamare, occupait une chambre vis-à-vis de celle où était placée M^{lle} de Launay. A lui aussi Maisonrouge parlait de Rosette. Et voici que l'imagination du prisonnier se met en campagne. Il rêve de cette incarnation de toutes les merveilles du monde, qui respire, à quelques pas de lui, derrière une lourde porte fermée de gros verrous. Il en rêve la nuit, il en rêve le jour, et il contait ses rêves à Maisonrouge lequel les redisait à la demoiselle.

Sur un de ces beaux récits, le lieutenant de roi proposa au chevalier de mettre ses songeries en vers, en poésies qu'il porterait ensuite à celle qui les avait inspirées.

— Mais je n'ai ni encre ni papier.

— Je vous en fournirai.

Et voilà Mesnil occupé à écrire de mauvais vers que Maisonrouge apporte à la gentille prisonnière afin de lui en donner le divertissement.

— Répondez du même style, vous aurez ce qu'il faudra.

Et les épitres poétiques de se succéder journellement.

On fredonnait à cette époque :

On ne croit boire que chopine
Et quelquefois on en boit deux;
On croit rire avec sa voisine
Et l'on en devient amoureux...

« Mesnil était fort curieux de m'entrevoir, écrit Rosette, il redoublait ses instances auprès du lieutenant de roi. Enfin, celui-ci nous montra l'un à l'autre en nous plaçant sur le pas de notre porte. Nous demeurâmes assez interdits — peut-être parce qu'il nous fallut réciproquement rabattre de nos idées. Nous ne nous dîmes rien, telle était la convention et, un moment après, nous disparûmes.

» Après cette première entrevue muette, le chevalier de Mesnil dit au lieutenant de roi que la faveur qu'il lui avait accordée était trop légère; que ce n'était pas là se voir — se regarder tout au plus — que, pour faire connaissance il fallait se parler, et enfin arracha cette dernière condescendance.

» Le lieutenant l'amena un soir chez moi, j'étais couchée, et, pour ne pas gêner la conversation, il le laissa au chevet de mon lit et s'amusa à quelques pas de là à entretenir M^{lle} Rondel.

» Un nouvel embarras se jeta entre nous. Le chevalier — comme Tonquin d'Armorique, quand il eut retrouvé sa mie ne savait bonnement que lui dire — ne sut aussi de quoi me parler. Nous fîmes cependant quelques propos communs... Maisonrouge s'apercevant que notre conversation ne faisait que traîner, la vint relever. Elle se soutint un peu mieux avec lui. Le tout ensemble fut si court que, véritablement, nous n'avions guère eu que le loisir de nous reconnaître.

» Notre lieutenant m'amena, le lendemain matin, le chevalier de Mesnil dans ma chambre et nous primes le thé ensemble avec un certain air de liberté. Il le remit dans la sienne quelques moments après.

» Il m'arriva quelquefois, de rencontrer Mesnil lorsqu'il allait ou revenait de chez le duc de Richelieu; cela faisait un événement dans ma vie. Le pauvre Maisonrouge nous ménagea quelques-unes de ces rencontres qui, quoique brèves, nous paraissaient d'un grand prix. »

Une autre circonstance les favorisa.

« Nous nous vîmes comme par hasard chez le lieutenant de roi qui était incommode. Nous lui avions fait demander séparément la permission de l'aller voir et la grâce de nous faire conduire chez lui. Mesnil y alla le premier; je fis ensuite proposer ma visite : elle fut aussitôt acceptée. Maisonrouge, qui ignorait notre intelligence, fut ravi de cette rencontre.

« Elle me causa une joie si sensible, observe M^{lle} de Launay, que le moment en est resté dans mon souvenir comme un des plus agréables de ma vie. Le secret de notre liaison, dérobé au témoin intéressé, qui en avait formé les premiers nœuds, ajoutait encore je ne sais quoi de piquant aux charmes que nous goûtâmes à nous voir.

« Mesnil, poursuit Rosette, hasarda de s'introduire dans ma chambre sans conducteur.

» L'appartement du lieutenant était au-dessus du mien, où il entra à toute heure; et, pour plus de facilité, il laissait la clé à ma porte. Mesnil ayant, de force et d'adresse ouvert la sienne, il ne lui fut pas difficile d'entrer chez moi; il prit l'heure où le lieutenant de roi allait souvent au gouvernement : c'était un corps de logis — séparé par deux cours — où le gouverneur demeurait.

Et voici que Mesnil apparaît tout à coup dans la chambre de la jeune fille.

« A cette vue inopinée, je fus frappée du plus grand étonnement : la crainte, l'inquiétude, mêlées à la joie de ce que hasardant pour me voir que quelqu'un qui commençait à me plaire lissent une extrême confusion dans mes sentiments : le plus agréable prit le dessus et j'écoutai ce qu'on voulait m'apprendre... »

Mesnil déclara donc à la jeune fille, brusquement, brièvement mais explicitement, qu'il l'aimait avec passion de toute son âme, de tout son cœur, de tout ce que l'on peut seulement imaginer, et qu'il ne lui serait plus possible de vivre sans elle.

Demeurée seule, M^{lle} de Launay écrivit au chevalier un mot « où je lui marquai, dit-elle, que je m'étais prêtée volontiers à tout ce qui m'avait paru une badinerie; mais qu'après s'être expliqué sur un autre ton avec moi, je ne pouvais plus avoir de relations avec lui ».

« Bref, conclut M^{lle} de Launay, ma lettre donnait un congé absolu, de manière pourtant à ne le point faire accepter, aussi ne le fut-il pas... »

Etait-elle féminine notre petite Rosette! Et les visites de continuer...

« Nous étions avertis de l'entrée de nos maîtres dans la cour du château par un coup de pique que donnait la sentinelle : il était le signal de nous séparer.

» Je faisais alors l'essai d'un bonheur qui m'était inconnu, dit notre gracieuse héroïne. J'avais auparavant aimé sans être aimée; ou l'on m'avait aimée sans me plaire. »

Ce qui était évidemment mal combiné; mais voici qui s'agissait mieux.

« Je n'avais pas encore éprouvé le charme d'un attachement réciproque qui me paraissait devoir être inaltérable.

» Mais après avoir été imprudents, nous devînmes téméraires. Nous prolongions nos entretiens et nous fîmes plusieurs fois en danger d'être surpris. A cette seule pensée je me mettais à trembler. Enfin un soir, Mesnil voulant se retirer par crainte d'accident, je le retins indiscrettement. Un moment après, et plus tôt qu'à l'ordinaire, les porte-clés vinrent donner le dernier tour de main à nos portes et emportèrent nos clés avec toutes les autres chez le lieutenant de roi.

» Je ne saurais représenter le saisissement où je fus quand j'entendis qu'on nous enfermait. Quel parti prendre dans une conjoncture si fâcheuse? Le chevalier de Mesnil ne pouvait passer la nuit dans ma chambre : comment l'en faire sortir?

» Il ne nous restait d'autre ressource que la miséricorde du pauvre Maisonrouge, grièvement offensé dans l'occasion présente. Enfin je m'armai de tout le courage que réquerait une nécessité si pressante. J'attendis à ma fenêtre son retour de chez le gouverneur où il soupait. Aussitôt qu'il entra dans la cour je l'appelai. Il courut chez lui chercher ma clé et vint chez moi, transporté de joie de cette faveur inaccoutumée. Je m'avançai vers lui : son rival, un peu à l'écart, ne s'offrit pas d'abord à sa vue. Je lui dis, de l'air du monde le plus embarrassé :

« — Vous avez appris à mon voisin le chemin de mon appartement; il l'a pris indiscrettement sans vous; on est venu nous enfermer; vous ne voudriez pas le laisser ici; délivrez-m'en, je vous en conjure.

» Au premier mot que je proférai, il aperçut le chevalier de Mesnil et changea de visage. L'air gai qu'il avait en entrant, prit tout à coup la teinte la plus sombre et il nous dit d'un ton fort sec : que c'était le jeter dans un grand embarras, qu'il ne pouvait aller chercher les clés de la chambre de M. de Mesnil, redescendre et l'ouvrir, sans que ses gens et ceux de la maison s'en aperçussent

et ne formassent des soupçons aussi désavantageux pour lui que pour moi. Je convins qu'il avait raison de se plaindre de notre imprudence; j'avouai mon tort, je promis de n'y plus retomber; j'implorai son amitié comme unique ressource. Il me quitta sans rien dire de plus, fut chercher la clé, vint reprendre Mesnil plus déconcerté qu'aucun de nous, le renferma chez lui et ne rentra point chez moi. »

« J'avais l'injustice de le haïr, avoue Rosette, en parlant de Maisonrouge, et peut-être s'en apercevait-il sans que cela changeât rien à sa conduite remplie de soins pour mon service et de prévenance pour tout ce que je pouvais souhaiter. »

* * *

Il n'est leçon qui compte pour des amoureux. Mesnil corrompit son garde-clés qui, en sortant de la chambre de Rosette, faisait semblant d'en fermer la porte, — et les visites de reprendre comme par le passé.

« Mesnil, dit Rosette, entra pendant que le lieutenant dînait chez le gouverneur. Je fus effrayée de le voir; je voulus le renvoyer. Il me rassura, me dit que les moyens qu'il avait pris étaient sans risques. Je le crus parce que j'avais fort envie de le croire. La joie de le revoir fit disparaître les sages réflexions qui m'interdisaient des entrevues si périlleuses. »

Mais voici qu'un jour, le gouverneur même de la Bastille, Jourdan de Launay, seigneur de la Bretonnière, pour un renseignement urgent que le ministre Le Blanc était venu en personne chercher à la Bastille, monte inopinément dans la chambre de Mesnil et ne le trouve pas. Mesnil, qui l'avait entendu venir, le suit d'assez près pour essuyer tout le feu de sa colère; après quoi, les éclats en rejallèrent sur M^{lle} de Launay.

* * *

Aussitôt que le ministre fut parti, le gouverneur fit transférer Mesnil dans une des tours de la Bastille et le logea en une espèce de cachot fort éloigné de l'appartement de sa jeune amie.

« Maisonrouge, absent ce jour-là, dit Rosette, me laissait sans aucune consolation. Malgré tous mes torts à son égard, j'attendais encore tout de lui; et je ne me trompai qu'en ce qu'il surpassa de beaucoup ce que j'en espérais. Il vint chez moi, le soir, dès qu'il fut de retour: le gouverneur l'avait déjà informé de ce qui s'était passé. »

« Le tendre intérêt qu'il prit à l'état où j'étais, ne laissa naître dans son cœur ni dépit, ni ressentiment de mes offenses; ou il le surmonta si bien que je n'en vis aucun indice... Il s'affligea avec moi. »

En ces circonstances, M^{lle} de Launay épancha son cœur dans celui de son protecteur. Et, après lui avoir tout dit, un peu confuse, rougissante, elle se tut.

Maisonrouge, silencieux, ému, demeura quelque temps comme étourdi dans la mêlée de ses propres sentiments... Enfin, et comme revenant à lui :

— Ma chère amie, vous savez que je suis tout à vous; je vais vous en donner des preuves indubitables; mais il faut que vous me disiez quels sont vos engagements avec M. de Mesnil: s'il a dessein de rendre votre sort plus heureux, puisque le mien n'est pas digne de vous être offert, je me prêterai sans réserve à tout ce qui pourra contribuer à votre bonheur; mais si le chevalier de Mesnil n'a d'autre vue que de vous plaire, il ne serait digne ni de vous, ni de moi que vous entreteniez par mon ministère, aucun commerce avec lui et pour l'amour de vous-même, il ne faudrait songer qu'à vous en détacher.

Et voilà Maisonrouge qui se fait le messenger entre Rosette et son chevalier que le gouverneur avait éloigné d'elle.

Le chevalier de Mesnil ne tarda d'ailleurs pas à se réconcilier avec le gouverneur. Il allait dîner chez lui et, de là, il trouvait le moyen de faire passer à Rosette des messages, qui n'étaient plus en lettres ouvertes, comme ceux que portait Maisonrouge, mais en lettres closes, où pouvaient s'écrire les plus intimes sentiments.

« Et il me pria, dit Rosette, de répondre par la même voie. J'y sentis une grande répugnance par le caractère de trahison que portait, envers un si digne ami, ce commerce furtif. Je cédaï toutefois, entraînée par cette avilissante passion qui dégrade en

nous toutes les vertus, et qui devrait nous être odieuse, autant qu'elle nous rend méprisables. »

Il s'agit de l'amour.

Quand, après plusieurs mois, les interrogatoires furent terminés et l'instruction close, les différents prisonniers de la conspiration Cellamare reçurent à la Bastille l'autorisation de se rendre visite les uns aux autres dans les chambres qu'ils occupaient. Avec le jeune et galant duc de Richelieu, avec le chevalier de Mesnil, avec les marquis de Pompadour et de Boisdavis, M^{lle} de Launay allait dîner chez le gouverneur. On y faisait de la musique. La jeune fille chantait à ses compagnons les bergeries à la mode :

Dans un bosquet, la charmante Rosine,
Poétait sa plainte aux échos d'alentour :
« Je ne sais qui me trouble et me chagrine,
Est-ce bien là ce qu'on appelle amour ? »

Près mon troupeau, mon chien et ma houlette
Un feu secret me consume en ce jour :
Tout me distraît et je languis scellée,
Est-ce bien là ce qu'on appelle amour ? »

« Après dîner écrit l'aimable prisonnière, je jouais une reprise d'ombre avec MM. de Pompadour et de Boisdavis, et Mesnil me conseillait. Quand la partie était finie, nous retournions chez nous. Le chevalier de Mesnil me suivait d'assez près. La compagnie se rassemblait chez moi avant le souper que nous retournions faire chez le gouverneur, après quoi chacun s'allait coucher. »

« Le matin je revoyais Mesnil et nous ne nous quittions guère. Je ne désirais plus d'autre liberté que celle dont je jouissais: il ne me semblait pas qu'il y eût d'autre monde que l'enceinte de nos murs. C'est le temps le plus heureux que j'aie connu en ma vie. Aurais-je cru que le bonheur m'attendait à la Bastille ? »

De Mesnil avait une cousine : ce qui est très grave quand elle est jeune et qu'elle est jolie.

« Mesnil me montrait pour me divertir des lettres assez ridicules qu'il recevait par voies détournées d'une de ses parentes qui, de son aveu même, était plus folle que ses lettres : elle demeurait près de chez lui en Anjou. Je faisais peu d'attention à ce qu'il m'en disait... »

Enfin le 5 janvier 1720, Mesnil reçut une lettre de cachet qui le faisait sortir de la Bastille avec un exil dans ses terres en Anjou.

« Il vint en hâte me dire adieu. Je ne m'attendais pas à cette triste séparation. Je devais encore moins m'attendre à rester presque seule de ma bande en prison, lorsque toute la maison de la duchesse du Maine en sortait. »

Peu après le gouverneur de la Bastille vint dire à Rosette qu'on voulait d'elle une déclaration.

« Je répondis que je ne savais ce que c'était qu'une déclaration; que j'en avais lu dans les romans; qu'apparemment ce n'était pas cela que le ministre demandait. »

Le gouvernement désirait que M^{lle} de Launay rédigeât un récit où elle mettrait ce qu'elle savait de la conspiration de la duchesse du Maine. Elle fit une manière de petit mémoire, vague et spirituel, qui ne compromettait personne, car c'était un véritable amphigouri. Le Régent en prit connaissance, il n'y comprit rien; mais il était homme d'esprit : il sourit et se déclara satisfait.

Nous voici au 5 juin 1720.

« Étant à ma fenêtre, écrit M^{lle} de Launay, je vis le lieutenant de roi traverser précipitamment la cour, tenant un papier qu'il me montra. Il entra chez moi avec un saisissement qui m'étonna. Il n'y a que les peintres qui ont su unir l'expression de la joie à celle d'une vive douleur, qui pussent bien rendre ce que je remarquai en lui lorsqu'il me présenta le papier qu'il tenait. C'était la lettre de cachet pour me faire sortir de la Bastille :

« — Vous voilà libre, me dit-il, et je vous perds. J'ai souhaité ardemment ce moment-ci; j'aurais donné ma vie pour l'avancer; mais je vais cesser de vous voir : que deviendrai-je ? »

* * *

M^{lle} de Launay, elle aussi, se demandait : « Que deviendrai-je ? » Elle rejoignit au château de Sceaux la duchesse de Maine revenue de son exil en Bourgogne.

Le vieil abbé de Chaulieu, un délicieux lettré, savant et philo-

sophe, que Voltaire, avec vénération, appelait « son maître », s'était pris de passion, lui aussi, pour la gracieuse jeune femme. Il était sur ses quatre-vingts ans, perclus de goutte, aux trois quarts aveugle, mais avait gardé une merveilleuse jeunesse d'esprit et de cœur. Il salua le retour de la bien-aimée :

(Sur l'air : *Charmante Fleur*.)

Rose revient : je bannis la tristesse
Qui m'a conduit au moment de périr :
Le jour pour moi n'avait plus de tendresse
Et je croyais n'avoir plus qu'à mourir.

Telle qu'on voit la triste tourterelle
Vivre à l'écart de l'objet de ses feux,
Je l'invoquais, toujours tendre et fidèle,
L'heure dernière, espoir des malheureux.

Rose revient à celui qui l'adore ;
Pour elle encor je vais chérir le jour :
Fais, Dieu des cœurs, que ma dernière aurore
Puisse nous voir nous enivrer d'amour !

Deux jours après le départ de M^{lle} de Launay, Maisonrouge lui écrivait la lettre que voici :

« 7 juin 1720. — Jugez, ma très chère pupille, quelle est ma situation. Je flotte entre la joie et la tristesse. Vous savez avec quelle passion j'ai souhaité votre liberté : elle vous est enfin rendue. Je l'aurais achetée de la mienne propre : et m'en voici au désespoir. Quelques réflexions que je fasse sur ma bizarrerie, je ne puis la condamner ; excusez-la, ma chère et digne amie. Je vous aimerai toujours avec toute la tendresse de mon cœur. Je prendrai toute ma vie infiniment de part à ce qui vous arrivera d'heureux. Votre vertu, votre courage m'ont acquis tout entier : tant d'autres belles qualités, que j'ai vues de près, me font regretter sans cesse ma triste fortune, mais me feront toujours ressouvenir que qui vous a aimé ne doit jamais cesser de vous aimer. Surtout ayez grand soin de votre santé. La journée d'hier n'a pas trop bien influé sur la mienne : les différents mouvements dont j'ai été agité ont produit un contraste qui ne m'a pas fait passer une trop bonne nuit. On a bien soin de votre chatte. »

Il s'agit d'une chatte blanche qui était venue, à la Bastille, faire ses petits dans la chambre de Rosette et dont les jeux l'avaient divertie.

Rosette reçut aussi des lettres du chevalier de Mesnil qui s'éternisait en Anjou. Lettres d'un ton différent de ce qu'elle aurait pu espérer, et qui se firent de plus en plus rares jusqu'au moment où elles cessèrent tout à fait.

Certain jour, enfin, Rosette apprit que Mesnil avait épousé sa cousine.

Elle songeait à Maisonrouge, quand on lui annonça que l'excellent homme venait de mourir, et sans doute, pensa-t-elle, du chagrin de m'avoir perdue.

FRANZ FUNCK-BRENTANO.
Membre de l'Institut.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (8, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubanghi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur.	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

La doctrine classique

III

Les règles générales

Il y a deux catégories, deux « ordres » de règles : les règles générales, qui sont les fondements de la doctrine classique, et les règles particulières à chaque genre. Ces règles particulières dérivent elles-mêmes d'une règle générale : la distinction des genres.

Que veut le XVII^e siècle ? « Du bon et du solide », a répondu le jésuite Rapin. Le bon, c'est le moral, et le solide, c'est le vrai.

* * *

Le moral, d'abord. Pour le XVII^e siècle, pour les classiques, la fin de la poésie, de la littérature, est d'enseigner, de former une élite. Nous rencontrons à cet angle cette préoccupation essentielle du XVII^e siècle : reconstruire la France et, pour cela, lui préparer des chefs. Servicedu roi Le XVII^e siècle eut ainsi une haute idée, bien qu'exprimée « raisonnablement », du rôle que l'écrivain, le poète est appelé à jouer dans la société. Voici ce que déclare l'abbé d'Aubignac : « Il faut enseigner des choses qui maintiennent la société publique, qui servent à retenir les peuples dans leurs devoirs, et qui montrent toujours les souverains comme des objets de vénération environnés des vertus comme de la gloire, et soutenus de la main de Dieu qui ne les défend pas moins des grands crimes que des grands malheurs. » La conception que le XVII^e siècle se fait de la poésie est donc utilitaire. Elle est politique, en ce sens que la littérature, loin d'être un instrument d'opposition, doit, au contraire, inspirer le respect de la royauté, bien plus : son culte, et se mettre au service de celle-ci. Elle est religieuse, en ce sens que rien, dans l'œuvre littéraire, ne doit être contraire à la morale chrétienne et que tout doit concourir à faire haïr le vice, aimer la vertu.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable :

voilà le solide, voilà le fondement de toute œuvre littéraire. Mais que faut-il entendre par le vrai ?

* * *

Le vrai, c'est le conforme à la nature. La formule est vague, nécessairement. Il s'agit de savoir comment les classiques l'ont interprétée :

D'abord, ce qu'ils ont entendu par nature, c'est la nature humaine, et non pas la nature extérieure, le paysage. On connaît ce passage de Saint-Evremond : « Un discours où l'on ne parle que de bois, de rivières, de prés, de campagnes, de jardins, fait sur nous une impression bien languissante, à moins qu'il n'ait des agréments tout nouveaux ; mais ce qui est de l'humanité, les penchants, les tendresses, les affections trouvent naturellement au fond de notre âme à se faire sentir : la même nature les produit et les reçoit, ils passent aisément des hommes qu'on représente en des hommes qui voient représenter ». Autrement dit, il faut parler de l'homme à l'homme, et, par conséquent, bien connaître,

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 février, 11 mars, 8 et 20 avril, 13 mai, 3 et 10 juin, 8 et 15 juillet 1932.

bien étudier la nature humaine. La littérature classique sera donc psychologique et sociale. Nous retrouvons ici, d'abord le principe, le point de vue de la Renaissance; ensuite, et sous un autre aspect, ce souci d'éducation qui est le souci dominant au XVII^e siècle. Le vrai et le moral se rejoignent. Car pour agir sur l'homme, il faut connaître l'homme.

* * *

Mais le vrai, la nature, l'homme, ce sont encore des termes généraux, sinon vagues. Comment la doctrine classique les précise-t-elle? Dans un sens réaliste, bien qu'il ne s'agisse point d'un réalisme à la Flaubert, mais d'un réalisme par opposition au baroque, c'est-à-dire à l'outré, au démesuré, à l'exceptionnel. Visé nous le déclare : « Les choses les plus fortes et les plus relevées ne sont plus en crédit, que l'on n'aime que les communes, bien exprimées, et que l'on ne veut plus rien que de naturel. »

Mais quel naturel? M. Bray, à qui j'emprunte cette citation, s'amuse à relever qu'elle s'applique à *Cid*, ce roman, baroque et romanesque, de M^{lle} de Scudéry, il semble à Visé « naturel » ; il y admire une peinture « de ce qui se dit et se fait tous les jours ». Comment interpréter ce jugement qui nous paraît bizarre?

Le réalisme du XVII^e siècle est strictement limité à l'observation de la société aristocratique; il ne sort pas de la Cour et de la ville. L'humanité qu'il nous représente, c'est l'humanité d'une élite restreinte, au-dessus de laquelle il ne faut point regarder, mais au-dessous de laquelle on ne regardera point non plus. Ce qui est naturel ce sont les mœurs, le langage, les idées, les goûts, les croyances, la façon de penser, la vie en un mot de cette société. Mais, comme cette société ne laisse pas d'être romanesque et d'avoir le goût de la grandeur, comme elle est, en somme, idéaliste, elle ne supportera point qu'on la reproduise sans l'idéaliser. Or, comment idéaliser? Par le moyen de l'art, et nous avons le troisième principe fondamental de la doctrine.

* * *

Le réalisme des classiques est une base. Sur cette base l'art construit. Il faut reproduire, il faut imiter la nature, mais qu'on se garde bien d'imiter toute la nature! Tout, en effet, n'est pas imitable dans la nature. Et d'abord, parce que tout n'y est point moral. Ensuite, parce que tout n'y est point beau : or, le beau seul est imitable. Mais qu'est-ce qui est beau aux yeux de la doctrine classique? C'est ce qui est conforme au bon goût de la société polie, c'est-à-dire à la raison qui devient donc la norme du beau, le guide infallible de l'art.

L'art lui-même est une forme pratique de la raison. *Recta ratio factibilium* : c'est la définition de saint Thomas, et nulle ne convient aussi bien à l'art classique : encore un exemple du thomisme que le classicisme porte dans sa subconscience. C'est à l'art d'opérer dans la nature la sélection des caractères, c'est à l'art de modeler la nature, c'est à l'art d'amener l'œuvre à son point de perfection.

Ce fut le mérite des classiques, d'avoir ainsi porté l'accent sur l'art, c'est-à-dire, pratiquement, sur le métier, d'avoir exigé de l'écrivain, du poète d'abord de connaître son métier, ensuite de se « donner de la peine », et enfin de lui avoir assigné pour idéal, pour but la perfection. Perfection difficile, parce qu'il ne suffit pas, pour y atteindre, d'avoir du génie, de l'originalité, de la facilité, mais qu'il faut y mettre tout son travail, toute sa conscience, et — dans le sens usuel comme dans le sens particulier que donne à ce mot le XVII^e siècle — toute son honnêteté. Sur ce point, tous les classiques sont absolument d'accord. « Poésie, selon Deimier, est « un don de nature perfectionné de l'art ». Chapelain renchérit : « L'art seul est ce qui peut porter les pro-

ductions humaines à leur perfection... Ce qui a infecté la moderne poésie a été l'ignorance de l'art... La méditation, l'étude et le travail, quoi qu'on veuille dire, sont les Apollons et les Calliopes, les Permesses et les Cyrrhes qui inspirent les poètes. » Et la Mesnardière : « Quelque avantage que je donne à la nature pour la poésie, j'estime que l'art y est au moins aussi nécessaire. » Et Colletet : « Dans les beaux-arts il n'y a point de difficulté qu'un bel esprit ne puisse surmonter à force de travail et de persévérance... ; le travail assidu peut faire obtenir au poète ce que la nature lui a dénié. » C'était l'opinion dominante, celle de la Cour, de la société : « Rien ne plaît s'il ne coûte. » Les classiques sont donc en pleine réaction contre la poésie facile de la Pléiade et de ses épigones, contre les irrégularités, les improvisations, les outrances du baroque. Et cela était nécessaire, urgent même. Mais ne faut-il pas voir dans ce principe de l'art, dans cette loi du travail artistique, la marque d'un siècle qui aime l'effort, exige de l'homme qu'il surmonte par l'effort, par la discipline sa propre nature, et proclame la primauté de l'intelligence, la puissance de la volonté? C'est donc à l'art de prendre la conduite du génie et de le mener là où la raison veut que le génie arrive : au vrai.

Le vrai, c'est donc la nature humaine qu'il s'agit de reproduire, d'imiter dans ce qu'elle offre de beau, mais aussi de moral. Telle est la manière sur quoi le génie, éclairé par la raison, guidé par l'art, va s'exercer, et qu'il va « informer », mettre en œuvre.

IV

Les règles particulières

Au point où nous sommes de la doctrine, nous quittons les principes fondamentaux, les bases philosophiques, pour entrer dans la poétique elle-même, dans les règles.

La première des règles dictées par la raison, c'est la règle de l'imitation.

L'art donc doit imiter la nature. Mais comment? Ici, nous trouvons deux autres règles qui précisent ce que cette vieille formule a de vague : celle de la vraisemblance, celle de la bienséance.

La vraisemblance et les « bienséances » restreignent singulièrement le domaine de la vérité classique. Il s'agit, on l'a bien compris, de l'action — les classiques la nomment « la fable » — des mœurs des personnages engagés dans l'action, enfin de la manière de représenter celle-ci. La vraisemblance et les bienséances sont déjà une règle de composition. Cette règle s'applique en premier lieu au théâtre, le genre dominant, mais en second lieu au roman et à l'épopée, enfin à tous les autres genres, puisque le XVII^e siècle a mis l'action dans toute la littérature comme, plus tard, le romantisme y mettra du lyrisme, du sentiment.

Ni tout ce qui est vrai, ni tout ce qui est possible ne sont vraisemblables. La poésie, limitée au vraisemblable, se voit fermée, non seulement tout le monde possible, — le monde où l'imagination créatrice est reine, — mais encore toute une bonne partie du monde réel. Il ne lui reste donc que le monde du vraisemblable : ce qu'on croit pouvoir se passer. Mais qui est juge du vraisemblable? La raison. La raison de qui? De la société polie. Le vraisemblable est donc ce que la société polie, les « honnêtes gens » jugent comme tel. Le vraisemblable a donc pour critère une opinion. C'est ce que déclare nettement le P. Rapin : « La vraisemblance est tout ce qui est conforme à l'opinion du public. » Et nous voici, une fois de plus, en face d'un art à l'usage exclusif d'une élite, d'un art aristocratique.

Une société aristocratique comme celle du XVII^e siècle a deux goûts très marqués : le goût du romanesque, côté baroque, et,

côté classique, celui de l'universel. Le goût du romanesque, c'est l'héroïsme, les actions d'éclat, la générosité, la chevalerie, les belles et nobles amours, avec une certaine tristesse majestueuse. Le goût de l'univers, c'est la raison, cette tournure d'esprit philosophique, scolastique, qui tend à l'abstraction, à ce qui est général, et qui cherche surtout le permanent, le semblable, ce que les Allemands appellent l'*Allgemein menschlich*. Aristote avait assigné à la poésie le général. Vossius, qui fait alors autorité, déclare que la poésie se rapproche de la philosophie en ce qu'elle considère surtout le genre, mais qu'elle en diffère en ce qu'elle expose les cas particuliers; il la place donc entre la philosophie et l'histoire.

L'histoire : ce qu'il y a, en effet, de plus contraire, au romanesque et à l'universel, c'est le réalisme historique. Aussi voit-on nos auteurs traiter l'histoire avec la plus grande désinvolture, sous prétexte de la réduire au vraisemblable. L'histoire est un cadre, mais on retouche fortement le tableau : Racine, peignant Andromaque, n'hésite point à être infidèle à la tradition d'Euripide et de Virgile sur le second mariage de son héroïne, pour se conformer « à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse ».

La règle de la bienséance précise encore ce qu'il faut entendre par vraisemblable. Elle le précise dans le sens moral. Le vraisemblable est de l'action, de la « fable »; la bienséance est des mœurs. Ici encore, nous retrouvons l'intervention de la société polie : les honnêtes gens exigent que leur honnêteté pénètre l'œuvre d'art. Honnêteté du langage, qui proscribit les termes orduriers et bas, ou même simplement vulgaires (d'où le style noble). Honnêteté des mœurs qui ne doivent pas seulement être bonnes, mais exemplaires : — le héros peut commettre des fautes, sinon il ne serait pas homme, il ne serait pas vrai; mais il doit avoir de nobles habitudes et de beaux sentiments, et le poète ne doit pas craindre de flatter le portrait, comme les peintres de l'époque. Donc, s'il faut représenter la laideur, ou le vice, ou le crime, qu'on le fasse noblement en jetant sur eux le manteau du style, des « paroles honnêtes ». Honnêteté psychologique : si vous représentez un avare, qu'il ait vraiment les traits essentiels de l'avare; si vous représentez un roi, qu'il parle et qu'il agisse en roi. Honnêteté historique enfin, dans des limites très larges, avec toutes les libertés que nous savons :

*Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays étudiez les mœurs.*

* * *

La règle de la vraisemblance et celle des bienséances sont, nous l'avons dit, déjà des règles de composition. Par elles, l'imitation de la nature se définit, se spécifie plus exactement. Mais, pour imiter, l'écrivain, le poète a besoin de modèles, il a besoin de maîtres. Où les trouvera-t-il? Le XVII^e siècle répond : chez les anciens. Mais comment imiter les anciens?

L'imitation des anciens est un héritage de la Renaissance, de la Pléiade. Mais, dans la manière d'imiter les anciens, se révèle une réaction très nette des classiques contre la Renaissance, contre la Pléiade. Au XVI^e siècle, on admire les anciens en bloc, et on les imite par transpositions directes. On en arrive ainsi à une imitation formelle, par l'extérieur, à des décalques, à de la mosaïque. L'érudition finit par étouffer l'art, et nous avons ces poèmes pleins d'allusions, d'emprunts, de réminiscences, dont chaque vers postule une note. C'est contre ce genre d'imitation que le XVII^e siècle réagit si fort. Il réagit de trois manières : La première, en déclarant que tout dans les anciens n'est pas admirable, ni tout imitable : il y a des anciens médiocres ou mauvais; même dans des chefs-d'œuvre universellement reconnus, on trouve des défaillances, des défauts : et puis, il est une raison qui tient à la fois à l'histoire, aux mœurs et à la religion : on commence d'aper-

cevoir qu'on ne saurait transposer en pleine ère chrétienne, en plein XVII^e siècle, en pleine France, une littérature antérieure à cette ère chrétienne, et païenne par surcroît. La seconde manière par quoi les classiques réagissent contre l'imitation servile, directe, extérieure, des anciens, c'est ce que j'appellerais le principe de naturalisation : il faut, même en imitant les procédés des anciens, même en leur empruntant des sujets, faire œuvre française. La troisième enfin consiste à réserver le droit, le devoir même de l'invention. L'invention est supérieure à l'imitation. Même si en inventant on rencontre des anciens sur sa route, eh! bien, il faut accepter chevaleresquement la rencontre, se mesurer avec eux, et tâcher à faire mieux qu'ils n'ont fait : c'est le principe d'émulation. On y reconnaît cette tendance au grand et parfait qui est un caractère de ce siècle noblement ambitieux et que tout rival impatient. Ce principe fut extrêmement fécond; il agit comme un stimulant : l'originalité de la littérature classique vient en partie de son application.

On le voit : c'est la raison elle-même, la raison toujours, qui s'applique à l'imitation des anciens, qui la précise et qui la limite : « Je ne veux proposer les anciens pour modèles, déclare Vossius, qu'àux choses qu'ils ont faites raisonnablement. » Il faut imiter les anciens comme on imite la nature, selon les règles de la vraisemblance et des bienséances, selon le bon goût de la société française, des honnêtes gens. Il faut comprendre les anciens comme ils les comprennent, les aimer comme ils les aiment et là où ils les aiment, et ne pas vouloir être plus grec ou latin qu'eux. Mieux vaut parler français en grec ou latin que grec ou latin en français. En somme, c'est parce que les anciens — pas tous, ni partout, ni toujours, — ont admirablement su imiter la nature qu'il est indiqué de les imiter, eux. C'est donc, à travers les anciens, la nature que l'on retrouve et que l'on imite encore.

Par quoi se manifeste, chez les classiques, la fin de la superstition humaniste? L'autorité absolue des anciens, le XVII^e siècle se refuse à la reconnaître. Car il n'y a d'autorité absolue que dans la raison. Les classiques jugent les anciens au nom de la raison. Pour les classiques, la raison commande d'adapter les anciens au goût français. Les classiques, d'ailleurs, estiment que l'on peut faire aussi bien que les anciens, qu'on peut même les surpasser. Pour eux, la théorie, les règles, l'art poétique ont plus d'importance que l'imitation des anciens. De fait, plus on avance dans le XVII^e siècle, plus le goût s'éloigne du goût antique. Encore un peu, et nous arriverons à la querelle des anciens et des modernes.

* * *

N'oublions pas cependant que la poésie ne doit point seulement instruire, mais qu'elle doit plaire et toucher. L'idée d'intérêt, l'idée de plaisir, les classiques l'ont d'autant moins méconnue qu'elle était une exigence de la société aristocratique. Celle-ci voyait dans les lettres et les arts un divertissement supérieur. Or, comment la poésie arrive-t-elle à plaire? En procurant à ceux à qui elle s'adresse un sentiment de surprise et, en même temps, un sentiment de sécurité. Un sentiment de sécurité, parce que, moins encore que tout autre, la société des honnêtes gens n'aime à sortir de soi-même, à être dépaylée; un sentiment de surprise, parce que tout lecteur et tout auditeur ont besoin, pour s'intéresser à un livre ou à un spectacle, d'y trouver quelque chose d'imprévu de nouveau. Les règles du vraisemblable et des bienséances correspondent au sentiment de sécurité; la théorie du merveilleux correspond au sentiment de surprise. Voilà pourquoi il n'est point de poésie sans merveilleux, surtout de poésie épique et dramatique. Encore ce merveilleux — tant les classiques ont de prudence et se défient de l'imagination — doit-il être sagement contenu dans les limites du vraisemblable : s'il doit surprendre, il doit cependant

VOYAGES ——— PÈLERINAGES

En Pullman-car, prix réduits

Dolomites: 15 sept. — Bretagne 21 août, 23 sept.

LOURDES: 11 et 25 août, 2 sept.

Rome: 16 août et 12 sept. — Loyola: 25 août

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. du Mont Kimmul, BRUXELLES - Téléphones 37 58 22

VOYAGES EN GROUPE A FORFAIT PELERINAGES EXCURSIONS EN AUTO-CAR CROISIÈRES - BILLETS CHEMINS DE FER

Devis gratuits : Voyages UTO (Union Ticket Office Jos. Bogaerts)

Adr. télégr. : Tickets Anvers

46, avenue de Keyser, ANVERS

Téléphones : 214.41, 290.42

A. DE MIDDELAER

Reg. du Comm. de
Bruxelles, n° 177.44

Téléph. : 11.67.84
11.32.96

C. C. P. : 158.90

94, rue Haute, BRUXELLES

Spécialité d'articles de bâtiments

Crosses, Crémones, Poignées de portes, Plaques à lettres,
Ameublement, Serrurerie, Cuivres, Menottes.

86A, rue Haute, BRUXELLES

Quincaillerie, Cuivres, Fournitures pour tapissiers
Outillage complet pour menuisiers, ébénistes, carrossiers,
serruriers, maçons, ardoisiers, plafonneurs, etc.

1045

Galeries BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIEGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

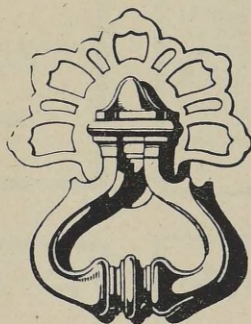
BOIN-MOYER SOEN

LUMINAIRE

SERRURERIE

FER FORGE
D'INTERIEUR

BRONZES
D'ART



142, RUE ROYALE A BRUXELLES

SUCCURSALE A ANVERS

31, LONGUE RUE DES CLAIRES (MIEUX)

87 A LONDRES, 177, REGENT STREET

ATELIERS 24, RUE D'ALBANIE

Banque de Placements Hypothécaires s. a.
LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93 **Siège social : ANVERS** **BRUXELLES**
 rue d'Arenberg, 19 Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET
BONS DE CAISSE 4 % NET
 garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions

Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique

LÉON LIBERT Agent de change agréé

RUE GUIMARD, 9
à BRUXELLES

Maison fondée en 1912 Téléphones 11.95.02 11.95.04

ORDRES DE BOURSE
 Placements capitaux. Reports.
 Prêts hypothécaires

Caisse Hypothécaire Anversoise
 Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1181

CAPITAL : frs. 40.000.000
RESERVES : frs. 60.811.975 51
FONDS SOCIAL : frs. 100.811.975,51

Siège Social : ANVERS **Siège de Bruxelles**
 35, rue des Tanneurs - 24 place de Moir 44, Boulevard du Regent, 44
 Tél. M. 302.30-302,31 Tél. N. 12 44 97 - 12 84 64

SUCOURSAL DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
 Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %
 Caisse d'Épargne Intérêt 3.60 % 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Caisse Urbaine et Rurale
 SOCIÉTÉ ANONYME
 Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 28, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 26
 Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang
OPÉRATIONS DE BOURSE
COMPTES COURANTS et de DÉPÔTS
 Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

ÉDITIONS CASTERMAN, TOURNAI
 Bibliothèque de Prédication.

DICTIONNAIRE D'EXEMPLES
 à l'usage
 des Prêtres et Religieux

Recueil de faits tirés de la Sainte Écriture de la Vie des Saints et autres sources authentiques de l'Histoire, classés méthodiquement par le R. P. A. SCHERER, de l'ordre de Saint-Benoît

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
 par le R. P. LAMPERT, O. S. B., docteur en théologie et plusieurs pères de l'abbaye de Fiecht.

5 vol. gr. in-8° de 700 à 800 pages chacun.

Déjà parus : Tomes I et II.
 Vient de paraître : Tome III.

PRIX DE SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE COMPLET :
300 FRANCS

(Les tomes I, II et III sont envoyés immédiatement; le tome IV, dès sa parution, fin 1932 et le tome V, au début de 1933. Ces volumes se vendent séparément au prix de 70 francs.)

C'EST LE TRAVAIL LE PLUS COMPLET
QUI AIT ÉTÉ RÉALISÉ EN CETTE IMPORTANTE
MATIERE

Pages-spécimens sur demande et tous renseignements aux
ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN
TOURNAI 28, rue des Sœurs-Noires.

LA ROYALE BELGE
 Société anonyme d'assurances sur la Vie et contre les Accidents
 Fondée en 1853

Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL
 Adresse télégraphique : **Royabelass** Téléphones : 12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :
68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

F. LIMPENS & C^{IE}
 INGÉNIEURS CIVILS

71, rue Bara, BRUXELLES Téléphone : 21.36.15
24, Longue rue du Vanneau, ANVERS Tél. 317,89

Chauffage Belge
B.L. CHAUFFAGE
 CENTRAL

être cru. « L'incroyable ne peut être merveilleux », pose Castelvetro. « Il n'y a pas d'autre voie que la vraisemblance pour produire le merveilleux », déclare Chapelain. Le merveilleux ne sera donc, en définitive, qu'un vraisemblable extraordinaire et inattendu. D'ailleurs, en le réglant et en le codifiant ainsi, le XVII^e siècle finira par le stériliser, le réduire à l'état d'allégories sèches et de machines poétiques.

* * *

La règle de la distinction des genres est la dernière des règles fondamentales posées par la doctrine classique. Les classiques eux-mêmes, s'ils en parlent peu, tant elle leur paraît aller de soi, l'appliquent rigoureusement. Tout les y poussait : l'esprit d'un siècle organisateur, hiérarchique, — de l'ordre et des ordres —, et l'esprit qu'ils avaient eux-mêmes hérité de l'âge scolastique, cet esprit qui procède par définitions et par distinctions ; l'exemple et les préceptes mêmes des anciens, à commencer par Horace :

Dénique sit quidvis simplex dumtaxat et unum;

les genres mêmes qu'ils avaient hérités de la Pléiade et que celle-ci avait empruntés aux anciens ; la réaction contre le baroque, — et celui-ci, entre parenthèses, employait déjà l'argument des romantiques pour justifier le mélange du tragique et du comique ; la raison enfin, qui veut une littérature organique et différenciée, dont chaque partie ait son unité propre, conforme à sa nature et à son but. « Chaque genre, dit Balzac, doit se contenter du sien. » Déplacer les bornes qui séparent les frontières, c'est inaugurer le désordre et la confusion.

Mais, du moment que l'on pose la règle de la distinction des genres, on pose du même coup celle de leur inégalité, de leur hiérarchie. La doctrine classique hiérarchise donc les genres, et les divise en grands, moyens, petits : la tragédie et l'épopée en tête, les « petits vers » en queue. Remarquons en passant que ce classement, par le seul fait qu'il met chaque genre à sa place, autorise, en théorie du moins, tous les genres, pourvu qu'ils soient bien définis, même le burlesque, lequel, dans la hiérarchie, représente la populace, à la suite du tiers-état. Enfin, la doctrine classique promulgue, pour chaque genre, des règles particulières, des règles d'exécution.

Nous n'avons point ici à en parler. Il en est une, cependant, qui mérite un paragraphe, parce qu'elle est caractéristique de la doctrine : celle des trois unités. Son triomphe marque, en effet, le triomphe même du classicisme. Cette fameuse règle ne s'est d'ailleurs point imposée d'un seul coup dans toutes ses parties. L'unité d'action s'est imposée la première, parce qu'elle apparaissait à la fois comme la plus conforme à la nature et à la raison, et la plus nécessaire à la formation de la tragédie régulière. Celle de temps a subi comme un corollaire de celle d'action. L'unité de lieu, en revanche, eut plus de peine à s'imposer. La règle des trois unités exerça d'ailleurs son influence hors du théâtre, jusque dans le roman ou l'épopée. Elle est la règle-type de la doctrine classique. La règle de Racine.

V

Conclusion

La doctrine classique est d'une logique parfaite. Sous ce rapport, aucune autre doctrine littéraire ne l'a jamais encore égalée. Sous ce rapport aussi, elle est un phénomène unique dans l'histoire des idées. Que des philosophes traitent philosophiquement de l'art, de la poésie ; qu'ils leur appliquent leur méthode rationnelle, déductive, leurs modes propres de définir, de classer, de démon-

trer, c'est dans l'ordre, leur ordre à eux. Mais que des écrivains, des critiques, des poètes éprouvent le besoin de ce recours à la raison, qu'ils aient eux-mêmes cette manière de penser, qu'ils adoptent et qu'ils appliquent cette méthode, le fait est propre au XVII^e siècle. Il ne peut s'expliquer que par les circonstances de ce siècle, par son histoire politique, sociale, religieuse, par son effort de reconstruction, par son attitude à l'égard de la Renaissance et du baroque. Par l'esprit français aussi, en ce sens que la doctrine classique était possible en France, et seulement en France, au moins dans sa totale acception. Encore un coup, il n'y a point, hors de France, de classicisme intégral.

La doctrine classique s'est établie, comme un courant, entre deux pôles. L'un est la tradition, la survivance, la transposition sur le plan de la poésie et de l'art, de l'esprit scolastique au sens aristotélicien et thomiste. L'autre est la société française.

Voilà pourquoi la littérature classique n'a rien de populaire, voilà pourquoi elle est aristocratique, réservée à une élite, à un public averti, difficile, exclusif dans ses goûts. Ce public exigeait beaucoup plus la perfection que l'originalité. Aussi la doctrine classique a-t-elle pour objet la composition de l'œuvre. L'art qu'elle définit et dont elle établit les règles, est architectural.

La doctrine classique exprime, symbolise une extrême tension des esprits. Elle correspond à un effort que la France a pu soutenir, avec des faiblesses, des rechutes, durant presque tout un siècle, durant trois générations, mais qu'elle ne pouvait soutenir plus longtemps. Et le classicisme lui-même, le grand classicisme, ne pouvait durer plus longtemps que de Malherbe jusqu'à Racine. Il reste une littérature d'exception, dans le temps comme dans l'espace.

Mais la rude discipline à quoi cette littérature s'est volontairement soumise, lui a fait produire des chefs-d'œuvre. Non par sa vertu propre, certes : elle apparaît, lorsqu'on l'isole, si étroite, rigide, minutieuse, avec sa méfiance pour l'imagination et sa crainte de l'originalité, que l'on se demande pourquoi elle n'a pas plutôt étouffé le génie. Mais, la remarque est de Baudelaire, la rhétorique et les règles n'ont jamais nui, au contraire, au génie. La cuirasse renforce les « poitrines guerrières », elle ne gêne que les faibles. Or, le XVII^e siècle avait la « poitrine guerrière ». Il avait le souffle, il avait le tempérament, il avait le génie. Il les avait même démesurés, désordonnés, et nous savons quelle littérature irrégulière il eût produite, sans la discipline classique. C'est la conjonction de cette doctrine et de ce génie qui a engendré des chefs-d'œuvre. Après, lorsqu'il n'y aura plus que des talents, voire de petits talents, la doctrine se rétrécira sur eux ; ils ne la comprendront plus, tout en demeurant pleins de respect et tout craintifs en face d'elle ; la poésie s'anémiera peu à peu, jusqu'au romantisme libérateur. Au surplus, tout se ramène à une question d'hommes.

La discipline classique a sorti les génies d'eux-mêmes ; elle les a dirigés, hors de leur « moi », vers l'observation psychologique et vers l'universalité. C'était le plus grand service qu'elle pût leur rendre, avec cette aspiration vers le parfait et ce souci du métier qu'elle a en même temps provoqués chez eux. Remarquons bien ceci : la doctrine classique portait les auteurs à se dépasser eux-mêmes ; sans elle, combien seraient demeurés des médiocres qui, grâce à elle, ont pu laisser des œuvres intéressantes, parfaites même, et par conséquent durables. Comme toutes les disciplines, la doctrine classique fut une libération.

Elle ne s'est d'ailleurs pas formée toute seule, ni toute à la fois. Rendue nécessaire, mais aussi préparée par Ronsard, et par la Pléiade, — l'imitation des anciens, les genres déjà distincts, empruntés aux anciens, — elle passera elle-même par trois étapes : celle de l'empirisme pratique, avec Malherbe ; celle des règles avec Chapelain, celle de l'art et du goût avec Boileau. Elle entrera ensuite

dans l'âge de la vieillesse et de l'artério-sclérose, celle des puristes timides et des professeurs de rhétorique. Et son cadavre sera disséqué par Laharpe, dans son *Lycée*.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
Intellectuelle à la S. D. N.

Du bienheureux Romain Bédaride à la comtesse de Noailles

Il se passe tant de choses dans le monde qu'un accident survenu, l'autre hiver, à Habay-la-Neuve a fort bien pu rester inconnu de nos lecteurs. Un couvreur, qui réparait le clocher de l'église, tomba de dix-huit mètres de haut, s'en tirant avec, seulement, le bras droit cassé. Il est vrai que le bon Dieu avait pris soin d'étaler, au pied de la tour, un épais tapis de neige pour amortir la chute de son serviteur.

Toujours est-il qu'il y aura sans doute encore, à l'avenir, des gens imprudents ou malchanceux qui se laisseront choir des toits ou des fenêtres. Ils auront besoin d'un patron céleste. Qu'ils invoquent alors l'assistance du bienheureux Romain Bédaride dont M. t'Sterstevens (1) s'est fait récemment l'édifiant biographe. Jusqu'ici l'Eglise n'a pas mis ce saint personnage à son calendrier. Mais le paradis compte plus d'habitants que notre Saint-Père le Pape n'en peut canoniser; et il y a tout à parier que Romain Bédaride, en y entrant, n'a point perdu le merveilleux pouvoir que, dans ses jours mortels, il exerçait en Provence.

Il était, en son vivant, sacristain de l'église de Bourganne où, chaque dimanche, M. le curé de Montagnat venait, en motocyclette, célébrer la messe.

Pendant que les mauvais paroissiens de Bourganne restaient, sur la place, à regarder la moto sacerdotale dont les nickels scintillaient au soleil, Romain Bédaride répondait dévotement la messe. Durant la semaine, c'est lui qui entretenait l'église, balayant le carrelage, frottant les candélabres, recollant le papier qui bouchait les vitraux et disposant des bouquets symétriques sur les autels. Sa piété était ingénieuse et profonde. Il se pinçait pendant le sermon pour ne point dormir, épargnait son prochain dans les conversations et récitait volontiers le chapelet devant la statue de la sainte Vierge.

Ce fut sans l'avoir demandé que Romain Bédaride reçut, de Dieu, le don des miracles.

Il commença par guérir l'eczéma qui rongait les poignets et les chevilles d'une vieille épicière; puis, il soulagea successivement une demoiselle Méjastre, qui tombait du mal caduc, et le braconnier Liétard, que des cors faisaient horriblement souffrir et qui avait dû leur tailler des fenêtres dans ses chaussures. Il procura aussi la guérison de plusieurs autres de ses concitoyens dont les maux étaient imaginaires, mais non moins pénibles et tenaces.

Les gens qui affectent de ne croire à rien sont ordinairement les plus crédules. A Bourganne, on finit par s'imaginer que Bédaride était une sorte de divinité, et pour qu'on ne se mit pas à l'adorer,

M. le curé de Montagnat lui défendit d'accomplir à l'avenir aucun miracle sans permission.

Justement, le clocher de l'église devait être réparé et un ouvrier s'amena pour y mettre la main. Le gaillard s'abreuvait beaucoup trop durant son travail, et, un beau jour, manquant le pied, tomba dans le vide. Romain Bédaride le vit précipité du toit et, sans réfléchir plus loin, traça en l'air un signe de croix qui arrêta l'ivrogne au milieu de sa chute.

A ce moment précis, il se ressouvint de la défense du curé de Montagnat, et vite, vite, à bicyclette, il court lui demander la permission de faire un dernier miracle.

Cependant, suspendu dans le vide, les bras étendus et les jambes recroquevillées, le couvreur attendait.

Il attendit jusqu'à ce que Romain Bédaride, en croupe derrière M. le curé, arriva, en moto, pour faire un nouveau signe de croix et terminer le miracle interrompu.

Et la population, ayant vu l'ouvrier tomber sur la place aussi doucement que le coton du peuplier, célébra par des acclamations le pouvoir du serviteur de Dieu.

* * *

Il paraît impossible qu'une femme puisse publier d'authentiques Mémoires. Avec la meilleure volonté du monde, comment serait-elle capable d'en écrire même la première ligne : « Je suis née le... » ! Et si le commencement est déjà si pénible à dire, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'avouer la suite. L'Eglise a dû supprimer l'usage de la confession publique. Ce n'est pas les éditeurs qui le rétabliront en amenant les femmes de lettres à rédiger leur autobiographie.

Quand donc la comtesse de Noailles intitule son dernier ouvrage : *Le Livre de ma vie*, elle sait ce que parler veut dire et que ses lecteurs ne seront pas trop curieux (1). Pourquoi, du reste, ceux-ci prétendraient-ils apprendre ce qui ne les regarde point ? S'ils veulent à tout prix être scandalisés, qu'ils commencent par faire leur propre examen de conscience, et qu'ils demandent secours à madame leur épouse, au besoin, afin de le mener à bien. Ce qu'ils trouveront dans les « Mémoires » de la grande poétesse, ce sera quelques souvenirs d'enfance et de jeunesse donnant lieu à d'admirables morceaux lyriques, de malicieuses et indulgentes portraits, et l'émouvant témoignage d'une âme noble, sincère, triste, à la fois courageuse et découragée.

Son enfance ne fut pas heureuse, en dépit des apparences.

C'est parfois un malheur d'être né dans les grandeurs et la richesse. Nulle part on n'est si bien réduit à la solitude du cœur. Moins heureux que les petits oiseaux à qui leur mère enseigne tout ce qu'ils doivent savoir pour remplir leur charmante et fragile destinée, l'enfant de la noblesse est souvent livré à de braves nurses et domestiques, mieux entraînés à préparer le bain et à panser les chevaux qu'à former des âmes. La poule ne s'en remet pas au lapin du soin de nourrir et dresser ses poussins. Elle est bien inspirée. Elle suit l'ordre de la nature et de la Providence. Il me semble qu'un maître d'hôtel, si vertical d'échine et si bien rasé soit-il, qu'une chambrière, si Allemande, Irlandaise ou Bretonne qu'on la suppose, n'auront jamais les grâces d'état ni l'intelligente tendresse nécessaires pour élever convenablement les enfants des autres. Je ne parle pas des précepteurs. Ceux-ci sont ordinairement plus intelligents que les sei gneurs qui les emploient. Sachant que leurs efforts seront contre carrés et inutiles, connaissant le proverbe :

*Service de grands n'est pas héritage,
Qui s'y fie n'est pas sage,*

(1) *Gens de Provence*, aux « Editions du Cadran », 2, impasse de Conti, Paris. Tirage de luxe à 300 exemplaires.

(1) Comtesse DE NOAILLES, *Le Livre de ma vie* (Paris, Hachette, 1932)

ils songeront donc à leur intérêt plutôt qu'à leurs élèves, et leur dévouement sera à peine à proportion de leurs émoluments.

Il faut plaindre les petits riches dont les parents sont trop occupés ou distraits pour élever eux-mêmes leurs enfants.

La jeunesse de M^{me} de Noailles paraît avoir été vide et dispersée. Sa maison se trouvait fréquentée par toute sorte d'hommes célèbres qui n'étaient guère réjouissants. Les grands personnages sont souvent de grands raseurs. Ils quémantent les égards, déploient un zèle obséquieux en échange de la bonne nourriture reçue, se livrent à de laborieux exercices d'esprit, répriment toute originalité et spontanéité, à supposer qu'ils en aient. Dieu nous garde d'être trop honorés de leur société! Leurs livres et discours publics suffisent bien.

La prière est autrement capable de remplir l'âme : *ad Deum qui laicalia juventutem meam*. Mais qui donc montra à prier à l'auteur du *Cœur Innombrable*? De quel sombre académicien ou de quelle femme de chambre superstitieuse tient-elle sa théodicée? Si je lis bien, son père appartenait à un culte et sa mère à un autre. Elle entendait la messe chez les orthodoxes et les vêpres chez les catholiques. C'est beaucoup trop d'éclectisme; qui arriverait à s'y retrouver? Résultat : à l'église, la jeune fille priait pour... que la messe finisse; et rentrée à la maison, elle aspergeait d'eau bénite les portraits de ses amis, accrochés aux murs de sa chambre. Cela montre qu'elle avait déjà bon cœur.

De fait, il n'est guère possible d'imaginer nature plus accessible aux beaux sentiments. Après de longues années, elle souffre encore de penser qu'une pauvre rencontre ait pu croire qu'on riait d'elle; toute envie, tout ressentiment, toute interprétation vile lui sont inconnus; la pitié, la générosité, les procédés aimables, les dédicaces hyperboliques qui rendent fier un cacographe pour l'éternité lui sont aussi naturels qu'à d'autres de nuire et de dénigrer. La moindre beauté provoque, en elle, des élans d'admiration qui vont parfois très loin. Il faut voir comment les pieds de Napoléon la transportent : « Dans les soirs tièdes de l'été, de l'automne, écrit-elle, le jeune vainqueur aimait à s'exercer au jeu de barres sur ces carrés de sable, avec ses lieutenant insouciant, entouré du rire et de l'audacieux babillage de leurs femmes braves et coquettes. Et je songeais : Est-ce vraiment ici que se sont posés les pieds du prodige? Pieds qui nous sont révélés par le portrait d'Isabey, et si gracieux, si enfantins qu'ils semblent des mains délicates gantées de peau d'antilope. On les imagine, ces pieds du destin, sur les Alpes terrifiantes qui semblent se soumettre à eux, les guider, les transporter jusque dans les plaines radieuses. On les voit parmi les asphodèles et les violettes des jardins d'Italie; on suit leur trace au bord du Nil, où le maigre chef empanaché paraît à l'abri des immenses soleils dans l'ombre géante et fraîche de Kléber. Ils sont, ces pieds inouïs, aessinés, effacés, immortels, sur tous les chemins du globe. Ils sont sur cette route gelée de la Bérézina, où les grenadiers, glacés eux-mêmes, pleuraient de les voir passer, traînant le fardeau du corps accablé, qui, pour la première fois, s'appuyait sur un bâton. »

Pour parler maintenant sérieusement, je dirai que le *Livre de ma vie* est plein d'un désespoir aussi apparemment incurable que réellement injustifié.

Jésus n'est pas descendu sur terre pour jouer aux barres comme Napoléon ou disserter de prosodie dans les salons comme ce brave Sully-Prudhomme; M^{me} de Noailles devrait savoir qu'il est venu pour faire connaître Dieu aux hommes et leur apporter à tous l'espérance. Son témoignage n'est point de ceux qu'on rejette après une lecture ou un péché. Or, le Dieu révélé par Jésus n'est pas abonné aux journaux conservateurs ou révolutionnaires; il n'est pas caution des polémistes ni des mauvais interprètes qui le voudraient compromettre; il ne se brouille jamais de manière définitive avec aucune âme; il guérit les plus incurables blessures, se soumet les esprits les plus sceptiques et remplit les cœurs les

plus profonds. Il étanche la soif de la Samaritaine en lui versant de « cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle »; il ne déçoit point l'attente d'un grand poète comme saint François d'Assise, ni celle de sainte Claire qui, sur son lit de mort, disait : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir fait vivre! » Sans compter des milliards d'autres gens de moindre envergure et capacité qui trouvèrent l'espérance et la paix dans la prière.

Seulement, il faut prier. Dieu veut être cherché; avant de répondre, il attend qu'on l'appelle; il ne prend pas toujours sur lui de parcourir tout le chemin qui le sépare de nos misères.

Au reste, M^{me} de Noailles ne nous laisse pas ignorer qu'elle prie; elle publie même le texte d'une oraison qu'elle a composée. La voici :

« Prière. — Si un jour, aux derniers instants de ma vie, je dois expier les péchés de la magnifique jeunesse, son outrecuidance radieuse, ses rires ouverts, son ingénue malveillance, sa démarche de despote, ses décisions sans scrupule, ses obstinations et ses dédains, — et que ces puissants méfaits de l'irréflexion viennent plaider contre moi, veuillez, ô Destin, opposer à ces images d'un crime ravissant toutes les détresses de votre créature! Evoquez sa patience suffocante, sa constatation du malheur lente et sûre comme l'envahissement d'un insidieux venin, les tempêtes de l'esprit et du corps, comprimées par de faibles mains appuyées sur un cœur bondissant. Considérez dans son martyr spirituel cet être qui git les yeux clos, disloqué comme la victime d'un accident brutal qui ne nécessite plus ni attention ni secours. Dénombrerez les coups de couteau de la hideuse déception dans l'imagination humaine acharnée au plaisir, qui, comme vous, est divin, robuste et créateur. Auscultez ce désert songeur où alternent le râle et le silence. Apitoyez-vous sur la douleur qui appelle non seulement la mort, mais une mort disgraciée, et recevez, ô Monde, ce poids de rêve piétiné dans le paradis sans conscience de votre vaines éternité! »

Si je ne craignais d'être indiscret, je donnerais à M^{me} de Noailles le conseil de ne plus réciter des prières pareilles, quand elle fait oraison. Il en existe de moins désespérées et qui pourraient lui être autrement efficaces. Par exemple, le « Notre Père » et le « Je vous salue, Marie », pour n'en point citer de plus longues et de moins bonnes.

OMER ENGLEBERT.

Au Musée de Peinture de Tournai

Une exposition de grandes œuvres

Bruxelles, d'une part, n'est pas diminuée dans l'éclat que lui assure sa surabondance de biens. Tournai, d'autre part, éprouve la double satisfaction de revêtir une parure nouvelle, et de contribuer, par le Rubens et le Jordaens qu'elle abandonne, à la splendeur d'un des plus beaux musées du monde.

Paroles de M. le sénateur Leduc, à l'inauguration de la nouvelle galerie, le 26 juin.

Pouvait-on caractériser plus délicatement la finale d'une lutte courtoise de quatre ans?

Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude.

L'affaire, c'était d'établir une « transaction » entre le gouvernement et la ville de Tournai. La « transaction » est enfin admise

des deux côtés. M. le sénateur Leduc indique, dans les paroles mises ici en exergue, avec quel esprit chevaleresque Tournai... abandonna.

Nous n'allons point revenir sur cette polémique. La presse en a suffisamment parlé. Nous voudrions seulement examiner avec attention les œuvres venues de Bruxelles, une dizaine d'assez diverses, en échange du Rubens et du Jordaens réclamés. Et comment ne pas profiter de l'occasion qui nous est offerte d'admirer un de la Pasture et un Memling prêtés par le Louvre, en retour de l'envoi de nos deux Manet à la « rétrospective » de cet artiste?

La « pièce » la plus importante que Bruxelles nous a donnée... de sa surabondance, est *Le Roi boit*, de Jordaens (fig. 1), trônant au centre de la galerie gauche, non loin du *Satyre et Paysan* que nous possédions déjà. On la connaît. Grosse farce débordante de gaudrioles, peinture gaillarde, mais peinture d'une virtuosité, d'une exubérance de métier sans pareilles. Au centre, une ronde de gris et de roses, de blondes chairs, avec des rouges piqués çà et là. Des bruns dans le bas, et, dans le haut, encore des bruns, puis des roux. La lumière est artificielle. Elle jaillit du groupe (beaucoup plus soigné) des femmes, aux gorges éclatantes, et du



Comment ne pas remercier ici M^{me} Wyckhuise, de Roulers, pour l'aimable prêt des deux « perles » les plus séduisantes sans doute de sa collection?

* * *

Le nouveau musée, bel édifice conçu par M. Horta, prend aujourd'hui un air « grande ville », grâce à la disposition plus logique — et non moins attrayante — des tableaux, d'après les époques de l'histoire de l'art et les écoles d'art; grâce au commencement (1) de sélection que le jeune conservateur, M. Léonce Pion, vient d'oser et d'entreprendre; grâce surtout à l'apparition, aussitôt le seuil franchi, de toiles merveilleuses de coloris, dans les galeries ouvertes, puis à la bonne lumière qui met en valeur les trésors exposés dans la salle des « Primitifs », comme dans un sanctuaire recueilli, reposant.

(1) Nous disons *commencement*, car ce n'est vraiment qu'un premier coup... de balai, d'un trop aimable balai.

petit marmot qui se soulage; elle ruisselle de la serviette du Roi et va circulant gaïement sur la nappe. Moyens picturaux épatants! Une opposition de gris bleutés surtout et de blonds. Un assortiment habile de rouges profonds, et de bleus purs.

Dites tout ce que vous voulez de la « facilité » de ce métier, de son emphase ou de ses métaphores, du réalisme burlesque du sujet, des violents défauts du dessin à certaines places accessoires, chez les garçonnets de l'avant-plan, par exemple, aux mains « expédiées » à la va-vite; vous ne pouvez pourtant que vous incliner devant cette œuvre magistrale de peintre, où il y a de ces qualités qui ne se rencontrent guère deux fois : des traînées d'une pâte riche, truculente et veloutée, un lyrisme de corps repus et de gestes rabelaisiens, je ne sais quel relent de carnaval dans les trognes; mais avec un tel accent de vérité (malgré l'exagération, la déformation) que ces *facies*, ces *hures*, souvent on les a vues, et qu'on les reconnaît toutes.

Jordaens s'amuse évidemment...

Amusement de grand seigneur de la palette (1), qui ne manque cependant pas de psychologie dans sa traduction, bien à lui, des débraillés de la ribote.

* * *

Dans la même galerie on a placé *Jésus à Béthanie* venu de l'église Saint-Piat, à Tournai, et qu'on attribue à Jordaens. A Jordaens? Sans doute Jacob d'Anvers a traité plusieurs fois ce sujet, mais ce travail nous fait plutôt l'effet d'une copie d'examen. Après tout, c'était peut-être Jordaens essayant ses forces, car il y a quelque chose du métier flamand au temps de Rubens dans cette œuvre froide, avortée, qui fait l'impression d'un fruit vert tombé. Pas de lyrisme. Gros effets. Etude de plis dans l'énorme manteau du Christ, d'un rouge cependant rubénien, avouons-le, dans la robe jaune de Madeleine, les étoffes drapant les apôtres. Une étude de plis enfin.

Puis il y a ce fond, cette architecture de m'as-tu vu! Du dessin à tapage. Et cette Marthe vulgaire, une poissarde. Et ce Christ, géant assis à côté de deux nains : Jean et son vieux compagnon. Le tableau est plein de fautes. Jusqu'à cette porte s'ouvrant pour tout renverser.

Rien non plus du coloris fondu, moelleux, harmonieux de Jordaens. Une de ces œuvres qu'on ne désire pas garder dans sa mémoire, qui n'émeut pas, qui vous irrite au contraire, comme la rhétorique ampoulée. N'y pensons plus... Travail de retoqué à l'examen.

* * *

(1) Jordaens fait « distingué » lorsqu'il le doit. Il suffit de voir le *Christ en croix* de la cathédrale de Tournai, un pur chef-d'œuvre trop peu connu... Bruxelles garde un autre *Le Roi boit*, plus voisin de la perfection, moins « surabondant », que l'on peut certes préférer — que franchement nous préférons — mais il faudra passer désormais par Tournai, si l'on veut étudier Jordaens et suivre le déploiement de son art.

Bruxelles nous a fait don d'un Rubens : *Jésus instruisant Nicodème*. Le voici (fig. 2). Mais Rubens est jeune. Pourtant c'est Rubens, sa technique déjà large, quoique uniment simple à première vue. Il a le feu intérieur, lui, et quel tempérament! S'il avait réussi son Christ, ce serait une œuvre digne de sa maturité; mais son Jésus a une tête sans expression, plutôt douceâtre, fadasse avec ce rouge aux pommettes, aux joues. On n'aime pas non plus de le voir aussi collé sur le bord du panneau.

Mais le personnage de Nicodème, campé dans une gamme rouge-brun-grenat, est d'un métier ravissant. On voit jusqu'aux glissements faciles de la brosse sur la toile. C'est la fougueuse virtuosité de Rubens. La tête aux bruns si chauds est impressionnante; les mains, où la pâte est grasse, comme toujours chez Rubens, sont sorties d'un coup, avec une sûreté magistrale, un apparent dédain des règles, un dessin puissant, personnel.

Deux têtes de témoins réussies, gonflées de vie. Les autres forment plutôt remplissage dans le fond.

* * *

L'Adoration des bergers, de Gaspard de Crayer (appartenant à la transaction susdite), est une bonne acquisition, qui enchante certes et même vous frappe au cœur. J'entends, derrière moi, tandis que je la contemple, un artiste qui la critique sévèrement, prétend y découvrir deux tableaux superposés sur une même toile, et ajoute : « Rubens eût été plus lyrique; il aurait étagé, amoncelé l'imprévu dans ce trou noir qui sépare les grands tons du haut et de la scène du bas. » Il a raison, le critique, mais il est myope. Son trou noir est rempli par une vaste architecture de bois équilibrés, que l'on distingue à peine, avouons-le, mais c'est à cause de la saleté poussiéreuse de la toile (1).

Cette toile est très animée; les personnages sont traités sagement, presque trop. La Vierge fait un peu penser à Ribera, quelque peu aussi tel ou tel berger. Les accessoires sont travaillés avec amour... Joseph aussi écoute si bien le *Gloria* des anges... Il n'y a vraiment pas de défauts; mais on cherche en vain les déformations ou plutôt les accentuations lyriques des poètes de génie. La brosse elle-même a dissimulé ses coups. Gaspard de Crayer n'est qu'un beau talent, et c'est rare déjà le beau talent (2).

* * *

Entrons dans le sanctuaire du musée. Notre vieux *Saint Donatien*, de Mabuse, est bien entouré; deux de ses « frères » nous sont venus de Bruxelles; ils sont aussi de la « transaction ». Ces « frères », disons-le tout de suite, comme les jours qui se suivent, ne se ressemblent guère. *Adam et Eve*, de Mabuse? Soit, aux pieds et aux mains on voit bien que le tableau est d'un maître dessinateur. D'un maître aussi la couleur brun-doré, le fond d'or-vert tendre, les modelés pleins, larges, les lignes rythmées à souhait, le charmant entrelacement des bras. Adam et Eve sont encore heureux, mais le malheur est là, car Eve tient le malheur dans sa main, le beau fruit défendu déjà cueilli, près d'être mangé... Passons vite outre le geste étriqué d'Adam, le rêve voluptueux d'Eve, finissons-en avec une œuvre qui n'est qu'une succulente leçon de dessin. Et quant au goût? C'est couci-couci.

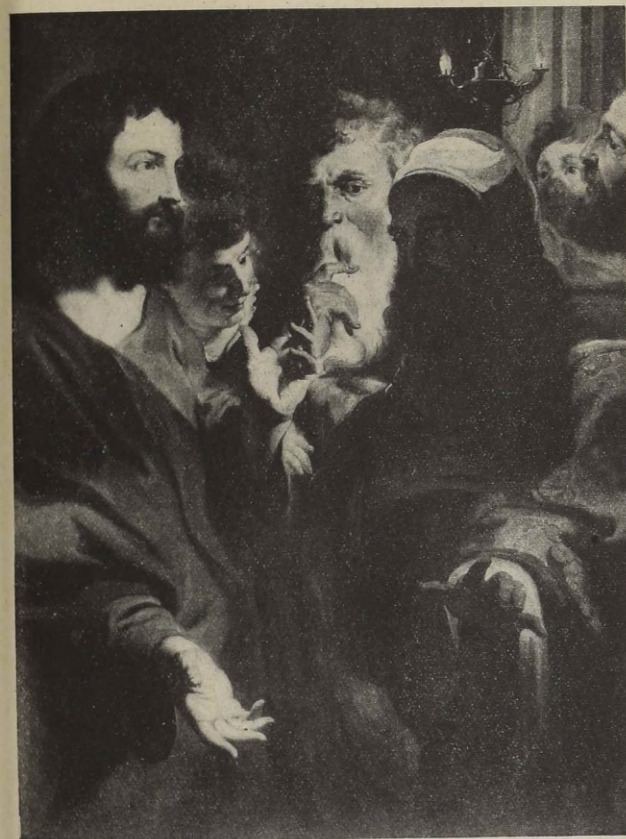
La *Vierge avec l'Enfant* (Bruxelles) n'a vraiment pas grand'chose de la manière mabusienne. Disons qu'elle a grand besoin de nettoyage.

Mais arrêtons-nous — puisque Mabuse nous occupe — devant la *Vierge aux raisins* (prêt de Mme Wyckhuise, de Roulers), tableau d'une rare finesse d'exécution, dont quelques tons, hélas! poussent aux noirs. Voilà Mabuse et son modelé délicat! Cependant, à côté de la *Vierge avec l'Enfant* de Roger de la Pasture (même origine), le tableautin de Mabuse apparaît effacé, et perd de son charme glorieux.

Cette *Vierge avec l'Enfant*, de Roger, ne demande que le silence

(1) Plusieurs des toiles venues de Bruxelles sont négligées, souillées même parfois, et demanderaient un bon nettoyage sous la surveillance d'un artiste éprouvé.

(2) Comme le talent de Mignard (?) (fig. 3), dans le portrait de la so-disant Ninon; venu de Bruxelles. Joli morceau de peinture française. Nous disons : française. Délices pour un amateur. Dessin doux, doux modelé, distingué. Retombées gracieuses des épaules. Expression exquise du regard. Ah! Régat d'artiste même pour le fini du métier. (Des vernis anciens tachent de jaunes sales les parties en lumière. A nettoyer.)



(fig. 4). Devant ce chef-d'œuvre, selon le mot de Carlyle, on plonge, comme par une fenêtre, dans l'infini. On ne sait où commence, où finit l'art, dans cet exquis panneau. Aucune virtuosité ne s'étale.



C'est plein « d'esprit intérieur ». Les « volumes » eux-mêmes ont l'air d'être « intérieurs » comme le dessin d'ailleurs. Raphaël ne peint pas mieux, Raphaël à qui vous ne pouvez vous empêcher de songer. Le voile blanc-vert-bleu encadre seulement la tête et ne la couvre pas. Vision d'artiste. C'est avec les couleurs qu'il voit, si j'ose ainsi dire; il évoque, se donnant bien garde de reproduire la réalité.

Ces vieux fonds d'or pointillés de bruns, comme je les aime! Ils harmonisent les plus puissantes couleurs et, dans les gris, se transposent. Qui donc n'aimerait aussi la tendresse du sourire de Marie, le blond lumineux des tresses de ses cheveux, l'élégance des mains? Quel étrange pouvoir de rayonnement partout (1)!

* * *

Le Louvre nous a prêté deux chefs-d'œuvre : *L'Annonciation* de Roger de la Pasture et une *Résurrection* de Memling.

L'Annonciation « écrase » tout le voisinage. Le génie de Roger a recréé le sujet, non tant par la noble distinction du style que par cette sublime « captation » du surnaturel que les « Primitifs » ont souvent réussie, mais, il faut le dire, rarement à ce degré. Il y a là je ne sais quoi de mystérieux, de subtil qui fait de cette œuvre un monument de l'art religieux. On emporte de cette contemplation un enchantement pour toute la vie. Quelque chose d'éternel flotte autour de *L'Annonciation*. Pensez donc maintenant aux milliers d'âmes qui l'ont contemplée, comme vous, se sont senties meilleures, ont rêvé d'un état supérieur et divin qu'elles ne connaissaient pas, dont elles ne soupçonnaient pas l'existence, et dont ce tableau est irradié. Influence magique des Maîtres. Ils racontent la grandiose Histoire et parviennent à mettre dans leur récit un accent surnaturel si familier qu'on ne peut plus

(1) De la *Transaction* il faut signaler encore deux portraits par Robert Campin, mais copiés sur des panneaux d'armoiries; œuvres importantes où se sent le décalque, mais pas trop; œuvres probes et d'une exécution savante. Deux têtes de caractère. Des modèles quasi ciselés dans un dessin fort appuyé. Or, Marie de Pacy et Barthélemy Alatrueye sont Tournaisiens... Sentez-vous le prix, pour les Tournaisiens, de ces morceaux de leur passé? Robert Campin a fait école à Tournai et Tournai n'avait rien, pas même indirectement de lui.

demeurer indifférent à ce que l'on croyait peut-être une légende, jusque-là. Et l'âme se met en marche, l'âme dont le rythme est de monter...

Vous pouvez oublier, à la longue, le bleu turquoise du manteau, le lit aux tentures rouges, cet intérieur flamand du XV^e siècle, le bleu de droite rapporté dans l'aile de l'ange et le rouge rapporté à gauche dans les coussins, dans le manteau de l'ambassadeur du ciel, vous serez toujours heureux de vous souvenir d'une inoubliable harmonie de tons riches et si profonds, si profonds. A la longue vous oubliez le merveilleux « travail » des mains, la souplesse avec laquelle le messager aux grandes ailes se pose, glisse, le luxe miroitant de sa chape au lourd fermoir d'or, les lustres, l'aiguère, le médaillon dans l'alcôve, ces deux olives, l'eau bénite, tant de détails qui donnent l'illusion technique de l'objet, ce paysage encore d'un petit bourg avec son clocher; mais il vous restera la mémoire d'un enchantement que vous croyiez impossible, très loin des enchantements de la vie quotidienne, et comme un souffle de survie qui frôla une minute votre cœur.

La Résurrection de Memling est « écrasée » elle-même par l'œuvre de Roger. Et pourtant quelle parfaite composition : le Christ « jaillissant » du tombeau (au centre) d'une attitude si fière dans son manteau royal au rouge tout à fait fin; l'ange aérien — et qui a de vraies ailes — soulevant si noblement la dalle; sur le volet gauche, le martyr de saint Sébastien où les archers sont vêtus des couleurs les plus rares, où le saint semble être déjà dans le grand repos que rien n'agite ou, du moins, sur la grande route qui, tout droit, y conduit. L'autre volet forme le plus suave tableau de *L'Ascension*. Je le recommande à nos amis de Hal, pour leur *Mariaspel*; ils y verront de vrais apôtres aux visages expressifs, et du bleu et du rouge qui chantent autour de figures humaines (1).

(1) Cet article, déjà trop long, ne fera que mentionner un soi-disant *Peronneau*, qui ne manque pas de caractère, mais d'un métier léger de pastelliste adroit. La couche de vernis est malheureusement trop laquée. (*Transaction*.)

Signalons empruntés au Grand Séminaire un triptyque d'abord, d'un « maniériste anversois » du XV^e siècle, écrit-on. « Maniériste » n'est pas mal trouvé. Sec, très corrigé de forme, il disperse l'intérêt, par ses costumes multipliés, ses costumes à l'allemande. Artiste de l'accessoire, du procédé, l'auteur se rattrape là-dessus, se sentant impuissant à émouvoir. Ce sujet religieux dit ce qu'il dit, rien de plus. L'autre tableau emprunté forme un joli paysage, sans mystère d'ailleurs, aux figures grossièrement bâclées. Pourquoi aussi les placer si proches des grands seigneurs?...



Le Musée de Peinture de Tournai contient bien d'autres œuvres qui planent au-dessus de la médiocrité ordinaire. Des Fantin-Latour, des Seurat (une marine), des Van Son, des Champaigne, des Manet, un portrait superbe (d'un Hague) par Hennequin, tant d'autres de l'école flamande contemporaine. Il possède ses Araekeleer, une *nature morte*, qui nous paraît être le chef-d'œuvre d'Ensor. La plupart des *Gallait* sont réunis dans une même salle et causent de 1830, entre eux, en une langue que nous ne comprenons plus. Mais ils n'en restent pas moins jolis, lustrés, pommadés, et dans quels superbes atours en trompe-l'œil et... à la vitrine. Si le conservateur voulait bien permettre à nos si nombreux *Verstraelen* de se rencontrer en famille, dans un même local, on apprécierait mieux à sa juste valeur ce délicieux poète et paysan, si romantique d'esprit...

Chanoine TH. BONDROIT.

Dix ans après...

La vraie critique est celle qui dure. Voyez Sainte-Beuve, le moindre prétexte fait surgir sous sa plume des réflexions qui portent si juste qu'on peut les relire près de cent ans après sans qu'elles aient perdu leur mordant et leur pertinence. Certaines études enterrent souvent le livre qui en sont l'objet. Ainsi, à propos d'une œuvre médiocre ou banale de la fin du XIX^e siècle, Lemaître abonde-t-il en propos si fins qu'ils méritent d'échapper au temps.

M. Henri Massis a ce don qui classe un critique. Les plus périssables objets lui fournissent l'occasion d'analyses qui ne périssent pas. Il n'est aucun de ses livres où l'on saisisse mieux cette transmutation des valeurs jusqu'au permanent que dans un récent recueil d'articles paru aux *Cahiers de la quinzaine*, sous le titre *Dix ans après...* (1). C'est bien la figure de dix années de vie littéraire qui s'inscrit dans ces pages sobres et lucides. « Les circonstances où la littérature se développe ne sont pas négligeables : elles la servent ou la desservent, et la critique ne saurait les méconnaître », note M. Henri Massis, expliquant lui-même son dessein mieux que nous ne saurions le faire... Et il continue : « Aussi bien exige-t-elle un certain art de vivre avec son temps dont Sainte-Beuve nous a laissé le grand modèle... Une critique qui s'applique à connaître les conditions climatiques de la vie littéraire peut également saisir et déterminer les retours, les reprises qui s'y manifestent. Sainte-Beuve, mieux que nul autre, savait tirer parti de tels moments. Profiter des moindres efforts de reconstitution intérieure pour agir, renouer les liens, maintenir les lignes, voilà l'exemple qu'il nous donne. »

Cet exemple, si M. Henri Massis l'a suivi, on peut dire qu'il l'a égalé. Je ne sais pas d'étude qui projette plus de clarté sur la production littéraire de ces dernières années que ce petit livre de hasard. Si la plupart des analyses partent des conditions matérielles et psychologiques de la vie de l'écrivain, elles ont tôt fait de rejoindre son œuvre et la substance même de sa plus profonde inspiration. Non contentes d'indiquer, elles expliquent. Non contentes d'expliquer, elles jugent.

Nous avons nous-mêmes trop souvent tenté ici, pour les lecteurs de la *Revue Catholique*, de définir cette figure temporelle et spirituelle d'une époque (et M. Massis veut bien une fois ou l'autre se référer à nos tentatives) pour ne pas nous arrêter avec attention sur un tel livre. Il n'en est guère qui fassent mieux comprendre notre temps et en éclairent plus de régions essentielles.

* * *

Se souvient-on de cette période de facilité qui suivit les rudes tensions de la guerre? 1922... pour les écrivains comme pour tous la vie était large et pouvait paraître nouvelle! Un public élargi se ruait sur les livres qu'on lui signalait comme révélant de jeunes talents. Ce fut le triomphe de Paul Morand, de Joseph Delteil, de tant d'autres dont nous ne savons plus les noms. Les maisons d'éditions ressemblaient davantage à des écuries de courses qu'à des centres de travail intellectuel. On avait ses poulains, ses favoris, ses out-siders... Il s'agissait de gagner la compétition, c'est-à-dire de lancer dans le grand public la vedette du mois. Production forcenée (deux livres, parfois trois chaque année), contrats fastueux, gains faciles offerts par les éditions de demi-luxe... telles étaient les principales manifestations de ce qui, avant d'être une nécessité économique, était d'abord un état d'esprit.

Bientôt même la production ne suffit plus à la demande et l'on décida de créer des prix pour faire surgir des romanciers nouveaux. Ainsi fut fondé le *Prix Balzac* (30.000 francs, s'il vous plaît!) pour lequel ne trouvant pas d'œuvre à couronner, il fallut recourir à un subterfuge. On le partagea entre... M. Emile Baumann et M. Jean Giraudoux. Le talent de l'un et de l'autre n'avait nul besoin de ce surcroît de consécration.

Ce *Prix Balzac* est le sujet de la première chronique de M. Massis...; elle est datée de novembre 1922.

Alors que la majorité des critiques louèrent passivement la nouvelle initiative, M. Henri Massis, presque seul, sut en discerner les dangers et montrer la déformation spirituelle que de tels « lançements » supposaient. « Il y a là, écrivait-il, quelque chose d'artificial et j'oserais dire d'immoral. Les conséquences logiques d'une telle tendance, nous les voyons : l'absurde prétention de faire naître, par un gros chèque, des chefs-d'œuvre, comme si l'argent pouvait remplacer l'inspiration; les officines de librairie, transformées en « forceries » de romans; la critique littéraire indépendante supplantée par les « lançements » d'une publicité avide de surenchère; le public, ignorant de ces mœurs, étourdi par tout ce bruit, qui se prend à la montre et dont la curiosité accueillante bientôt se dégoûtera; et, ce qui est pire encore, les consciences d'écrivains troublées, compromises, dépravées, je dirai plus, avilies. Une telle époque fait plus que d'abaisser l'artiste : elle le compromet avant même qu'il ne se soit révélé. » Si la lucidité d'une analyse peut avoir une valeur de précision, voilà bien une analyse prophétique. Sans dessein préconçu et sous la seule action des faits, tout le livre de M. Massis n'est que le développement de ce diagnostic et son application vérifiée.

* * *

Première sanction : la crise de mévente qui sévit depuis 1930 et n'est point encore achevée. Dès 1924, M. Henri Massis l'annonçait et, s'il en voyait la cause technique dans une publicité disproportionnée, c'est encore dans un infléchissement spirituel qu'il en discernait la cause profonde et essentielle. L'argent remplaçant la critique... on allait à un échec certain, à un avilissement progressif. Les plus récents événements se chargent bien de nous le prouver!

Il faudrait suivre l'une après l'autre les études réunies par M. Massis sous le titre général : *la Crise*. Elles se complètent, s'éclairent, forment un ensemble inébranlable et définitif. Si l'on veut comprendre quelque chose à ce qui est notre vie intellectuelle d'aujourd'hui, et par conséquent à ce que sera celle de demain, il faut méditer ce cahier. Je ne redirai pas ici ce que, vers 1929, je signalais déjà au public, le triomphe serait trop facile!

Que la crise du livre soit d'abord une crise de la littérature, c'est une vérité qui s'impose chaque jour un peu plus aux esprits les plus divers avec la force d'une évidence! Ce qui peut-être est plus curieux, c'est de voir des écrivains qui ont participé à toute la

(1) DESCLÉE-DE BROUWER.

vie littéraire de l'après-guerre, s'en éloigner peu à peu, en juger l'esprit, en condamner les artifices. N'est-ce point l'un d'eux — et parmi les plus engagés — M. Pierre Drieu la Rochelle, qui confiait naguère à André Lang : « Le public a déjà commencé de réagir. Toutes les choses reviendront à leur place ». « C'est assez dire, commente justement M. Massis, qu'elles n'y étaient plus! » et il concluait par ce sage conseil aux débutants : « C'est à ceux-là qu'il faut redire qu'ils n'ont rien désormais à attendre que du travail, de l'effort et de son juste salaire. »

L'un des premiers fruits du travail — et des plus féconds — c'est la force d'échapper aux poncifs et d'éluder les facilités. Or, un nouveau poncif s'est créé ces derniers dix ans, celui de l'autobiographie romancée et du roman de l'adolescence. M. Massis s'était appliqué dès longtemps à le dénoncer et à mettre contre lui en garde les jeunes écrivains. Il n'avait point — sauf exceptions — été suivi. Or, récemment, l'un des critiques qui avaient le plus encouragé cette sorte de morne confession (qu'on se souvienne des *Cahiers du Mois*), M. Edmond Jaloux, avouait : « Je le dis tout net, en lutteur patient, il commence à y avoir dans le roman excès d'adolescents. Et d'adolescents tous pareils, élevés dans les romans de M. André Gide et de M. Roger Martin du Gard. On a longtemps gémé sur l'adultère qui emplissait, paraît-il, le roman français. Croit-on que ces histoires de collège, ces enfants prodiges, ces adolescents plus ou moins frappés de *dromomanie*, consciente ou non, ces éternels évadés ne constituent pas un poncif et aussi ennuyeux que l'autre à la longue? » Il est excellent d'enregistrer un tel aveu de M. Jaloux. Nous avons assez dit nous-mêmes (et M. Massis avant nous) combien nous paraissait stérile toute œuvre coupée de l'événement, où l'homme n'est point intégré au monde. A ce point de vue, il semble d'ailleurs que les écrivains — et notamment les jeunes écrivains — aient compris. Ce que nous avons pu lire cette saison en manuscrit, et qui formera une partie peut-être importante de la production de l'an prochain, affirme un retour net vers le roman d'action, que la technique relève de Tolstoï ou de Balzac. On s'éloigne des mornes plages où l'imitation trop servile de Gide ou de Proust semblait enchaîner les nouveaux talents. Il faut ici marquer l'annonce d'un retour à une littérature plus simple, plus dépouillée, plus nourrie aussi, semble-t-il, de méditations et d'actes humains.

* * *

Et c'est en cela que de telles études ont une influence. On a beaucoup parlé un peu partout d'une campagne menée à *Candida* par M. Robert Brasillach sur « la fin de l'après-guerre », et soutenue — de *L'Action Française* aux *Nouvelles Littéraires* — par toute la presse intellectuelle. Cette campagne, dont les grands desseins rejoignent ceux de M. Massis, n'a pas seulement été une sanction, mais l'origine d'un mouvement de reprise, l'élan donné à un redressement. C'est qu'en effet ce qui d'abord était mis en cause, plus que des hommes, c'était un esprit. Dans un article très clairvoyant, publié par la jeune et vivante revue *Réaction* et que M. Henri Massis a reproduit en appendice de *Dix ans après...*, M. Marcel Arland notait : « Le masque de l'après-guerre présentait des traits assez violents pour que l'on balance peu à les nommer. Ce fut une foncière anarchie dans l'éthique comme dans l'esthétique, un mépris de la littérature ou, chez les meilleurs, un manque de confiance en elle. Ce fut une impuissance à sortir de soi, unique horizon, prison sans amour; une recherche et presque une culture des anomalies sexuelles ou mentales (je sais un jeune écrivain qu'une mode a fait inverser, un autre qui mendiait l'intérêt au nom de sa débilité d'esprit). Ce fut encore la quête des expériences extrêmes : un goût du neuf, quel qu'il fût, du pittoresque, de l'extraordinaire, de l'instable, de l'avorté, du monstrueux; un satanisme

dont on eût dit volontiers que c'est avec les mauvais sentiments qu'on fait les pires livres.

Ce fut un mépris sans exemple de la chose française, au point que parler de Phèdre ou de Notre-Dame eût passé, venant d'un jeune homme, pour maïserie ou manœuvre politique. Et ce fut aussi gestes, proclamations, insultes : une parade permanente, le besoin et l'usure des mots d'ordre, les mœurs du commerce introduites en littérature sous les égides conjuguées des éditeurs et des journaux littéraires. On pourrait y joindre, qui s'est exercée en tous sens, une douteuse mysticité. »

On peut difficilement tracer un meilleur tableau des faiblesses de cette époque que M. Henri Massis a dénombré dans *Dix ans après...* Cet inventaire des lacunes indique d'ailleurs pour l'écriture, comme pour le public, un sens de recherche. La littérature qui vivra demain (et qu'on se rappelle à ce propos notre dernier article sur la *Naissance d'une poésie*) sera une littérature simplifiée, plus accessible à la pitié et plus sensible à la force et à la grandeur, parce que plus directe, plus humaine. Déjà nous en voyons l'annonce chez de très jeunes écrivains. Ainsi M. Thierry-Maulniér, qui publia ces mois derniers ce livre admirable *La Crise est dans l'homme*, définit en formules aussi curieuses que généreuses les tendances de quelques-uns des meilleurs esprits d'aujourd'hui. « Il s'agit pour l'homme, écrit-il, de trouver un univers qui soit digne de son inquiétude. Il s'agit pour l'homme de retrouver un univers humain. Puisque voici décelé ce que les tentatives d'après-guerre avaient de superficiel, d'artificiel et de vain, puisqu'on a reconnu leur doctorale insuffisance et la désolation de leur stérilité, on pourra peut-être tenter un retour à l'essentiel. L'essentiel est ce qui a manqué pendant dix ans, ce qu'il faut retrouver aujourd'hui. Il n'y a d'art que de l'essentiel. »

Le public catholique plus qu'un autre, parce qu'il est mieux averti qu'un autre sur le destin personnel de l'homme, devrait favoriser puissamment ce retour de l'art à l'essentiel qui seul peut le sauver de la décomposition des décades. Dans le monde de « la chose littéraire », le public chrétien, c'est-à-dire celui des hommes dont la nourriture spirituelle est la culture du catéchisme qui, comme disait Péguy, « ouvre l'âme », le public des baptisés pourrait avoir un rôle décisif. Sans s'en laisser imposer par la mode, la publicité de la vedette qu'il refuse d'acheter, je dirai plus : qu'il boycotte, cette littérature de l'homme seul qui depuis dix ans ne s'est appliquée qu'à détruire. Il reste assez de lectures fécondes.

Dix ans après... de M. Massis est de celles-là. Elle aidera même à choisir les autres!

JEAN MAXENCE.

L'étalon-or⁽¹⁾

En somme, avant la guerre, on ne parlait de l'étalon-or qu'aux étudiants. C'était une idée claire et distincte, une vérité newtonienne, le soleil en plein midi. Depuis, il y a eu des éclipses dont la présente paraît la plus grave. On devine que M. Rueff, auteur d'une conférence intitulée *Défense et illustration de l'étalon-or*, vise à rien de moins qu'à rallumer le soleil; ou plus exactement, comme nous le verrons, M. Rueff est convaincu qu'il n'a cessé de nous éclairer et qu'on ne doit pas en croire les gens qui obstinément gardent les yeux fermés.

(1) Nous devons à la grande obligeance de notre concurren suisse *Nova et Vetera*, de Fribourg, de pouvoir publier ici cette très remarquable étude de M. Pierre Linn, où l'auteur, se plaçant au plan que les anciens appelaient la *pécuniaire*, montre que la lutte de l'étalon-or est la lutte de deux conceptions du monde, erronées en sens contraire, la conception cartésienne et libérale, et la conception hégélienne et communisme.

On sait que M. Rueff est attaché financier près de l'ambassade de France à Londres, ancien professeur à l'Institut Statistique de l'Université de Paris, auteur d'une *Théorie des phénomènes monétaires*, ouvrage dont, à notre connaissance, le premier volume seul (Statique), a paru en 1927. C'est encore l'auteur de thèses mieux qu'ingénieuses relatives aux transferts des réparations et aux effets économiques de l'assurance-chômage. Mais surtout il a réassumé et renouvelé l'emploi, qui vaquait depuis quelque temps, de docteur du libéralisme économique. La grande autorité dont il jouit désigne à l'attention ses thèses sur l'étalon-or.

M. Rueff avoue : « L'étalon-or est, en de nombreux pays, l'objet de graves accusations. Des voix autorisées ont affirmé qu'il avait cessé de remplir sa fonction et qu'il devait être remplacé par un système nouveau, où la volonté de l'homme suppléerait à un prétendu automatisme, désormais inefficace. Ainsi est née la querelle de l'étalon-or (1). »

Avant d'aborder le détail des idées de M. Rueff, il faut rappeler une définition élémentaire. Ce qu'on entend par étalon-or, c'est le système où la monnaie créée par l'autorité souveraine est définie en termes d'or. Où, juridiquement, est établie l'équivalence absolue des instruments représentant l'unité monétaire avec un certain poids d'or. Et où cette équivalence est pratiquement confirmée, réalisable, par la convertibilité en or des instruments monétaires. En un mot, le système de l'étalon-or est basé sur l'affirmation fondamentale que l'or c'est la seule monnaie réelle (2). Pourquoi ? Parce que l'or, et l'or seul, possède les propriétés physiques d'une monnaie. L'or est donc la monnaie par excellence ; c'est le commun dénominateur des divers instruments monétaires.

M. Rueff, cela va de soi, ne s'est pas dérangé pour rallumer ces chandelles. Ces vérités élémentaires n'ont pas besoin d'être défendues ni illustrées parce que personne ne les attaque et qu'elles sont éclatantes. Mais il va s'expliquer lui-même. « L'univers économique, dit-il, est constitué par une multitude d'individus, inspirés toujours par l'infinité diversité de leurs désirs... Tous, ils sont là, comme des molécules innombrables, produisant, vendant, échangeant, consommant, se heurtant et se bousculant dans le désordre de leurs trajectoires individuelles, entièrement indépendantes les unes des autres. Jamais aucun d'eux ne se préoccupe des conséquences que ses actes exerceront sur la situation de la collectivité. » Après le multiple, évocation de l'Un : « Et pourtant, si l'on cesse de considérer l'aspect individuel pour examiner dans son ensemble le monde économique, tel qu'il existait avant la guerre — avant l'éclipse — peut-on n'être pas frappé d'étonnement devant l'extraordinaire équilibre qu'il révélait. » Courons à la solution : « Cet état de choses était-il le fait du hasard?... Il suffit de poser la question pour se rendre compte que cet équilibre ne pouvait être accidentel et que, puisqu'il existait, c'était qu'un mécanisme approprié en assurait à chaque instant l'existence et le maintien. » Nous touchons au but. « Les économistes s'entendaient en général pour admettre et enseigner que ce mécanisme était et ne pouvait être que le mécanisme des prix. »

Qu'est-ce donc que le mécanisme des prix sur lequel tout repose ? Dans un texte plus ancien, M. Rueff nous le décrit de façon excellente : « Une denrée vient-elle à être apportée en quantité insuffisante sur le marché, immédiatement son prix augmente sous l'effet des demandes non satisfaites et les entrepreneurs, à la recherche de profit maximum, se trouvent avertis qu'ils pourraient augmenter le chiffre de leurs ventes, partant de leurs bénéfices, en développant leur production, ce qu'ils ne manquent pas de faire. De même, les travailleurs (sont)... guidés d'une manière sûre et infaillible par les mouvements de salaires. Les capitaux enfin sont orientés vers les placements qui pour le minimum de risques donnent les plus gros intérêts ; tous ces mouvements concourent spontanément à guider l'action libre des individus « précisément comme il convient pour que soit constamment assuré et maintenu cet équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister (1). » Au passage, on relèvera que pour l'auteur, pas de société sans mécanisme des prix. Premier regard dans les profondeurs du monde de M. Rueff.

Mais il faut poursuivre : « Le mécanisme (des prix) est donc absolu et irrésistible, et d'une efficacité qui ne peut être mise en doute puisqu'il ne cesse de fonctionner que lorsque l'effet à obtenir

a été obtenu ». « Son influence était (avant la guerre) peut-être plus décisive encore dans les relations internationales, car elle assurait d'une manière quasi permanente l'équilibre de la balance des comptes, c'est-à-dire l'égalité des dettes et des créances de chaque pays à l'égard de tous les autres. » Enfin, l'auteur explique que ce mécanisme ne peut pas ne pas être efficace, pourvu qu'on laisse se produire les variations de pouvoir d'achat intérieur résultant de l'état de la balance des comptes. « Or, dans nos systèmes monétaires, ces variations sont réalisées par le jeu des transferts d'or. L'or dans ses migrations entraîne avec lui le pouvoir d'achat qui lui est attaché et assure ainsi le fonctionnement de ce mécanisme précis et subtil qui maintient l'équilibre de balance des comptes et le rétablit lorsqu'il a été accidentellement troublé. » C'est de cette façon toute pratique que M. Rueff rattache le mécanisme des prix à l'or. Encore une citation de grande valeur : « Dans sa toute-puissance (l'étalon-or) est un maître impérieux et discret, qui gouverne sans jamais apparaître et sans jamais aussi être désobéi. Cependant il laisse toujours les hommes suivre la pente de leurs désirs. Jamais il ne leur interdit d'acheter à l'étranger les objets qu'ils souhaitent ; mais, compte tenu de leurs actes, il oriente leur volonté pour que se trouve sauvegardé l'équilibre qu'il est chargé d'assurer. Encore faut-il marquer que dans son action sur les désirs des hommes, il respecte leur libre choix. Toujours, ceux-ci pourront acheter là où leurs préférences les conduiront, mais le mécanisme monétaire augmentera le prix de ce que l'intérêt général exige qu'ils n'achètent pas jusqu'au moment où ils préféreront ne pas l'acheter. L'étalon-or, c'est un monarque absolu mais éclairé. Il ne détruit pas la liberté des hommes, il l'utilise à ses fins. »

L'étonnement nous oblige à faire une nouvelle pause. On a rarement vu un texte proposer de façon aussi pure l'idée d'un monde où le bien peut être obtenu sans l'exercice d'aucune vertu. Alors que cette idée devrait être connue comme un véritable nid d'hérésies, voilà ce qu'on lit dans des pages dont l'auteur, certes, croit ne rien publier qui puisse embarrasser les honnêtes gens. Ce côté de la discussion mériterait un bon chapitre qui s'accrocherait à la phrase au sujet de « l'équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister ». Mais les réflexions du lecteur suppléeront à ce que nous devons malheureusement laisser tomber. Il faut rejoindre M. Rueff qui annonce l'examen des fins de l'étalon-or.

* * *

Dans l'examen des fins, il y a encore quelques formules caractéristiques : « Ce que tendent à maintenir le mécanisme des prix et l'étalon-or en particulier, c'est purement et simplement la pérennité du système. Qu'ils cessent de jouer et l'organisme prendra fin. Le mécanisme des prix, c'est l'expression de la tendance fondamentale de l'être à persévérer dans l'être, c'est la condition de durée de l'organisme économique tout entier. » Puis ceci, qui introduit une variante : « L'intérêt général, ce n'est pas la somme des intérêts particuliers, mais c'en est l'opposé. Il faut faire prévaloir l'intérêt général contre la totalité des volontés individuelles. Ceci s'obtenait — avant la guerre — grâce à la faillite : « La faillite ce n'est pas seulement une mesure de morale et d'équité, c'est avant tout et surtout la condition d'existence du mécanisme des prix, donc du régime économique que l'on qualifie habituellement de capitaliste. » Il faut sonder, toujours en passant, cette opposition radicale conçue entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. Ainsi rien de ceux-ci ne passe dans celui-là, le général ne peut rien fonder sur les intérêts particuliers. Or, ceux-ci sont des intérêts humains, donc l'intérêt général n'est pas humain et c'est bien ce que pense M. Rueff dont c'est le dogme que le mécanisme des prix réalise parfaitement, automatiquement surtout, l'intérêt général. On aboutit encore au mécanisme des prix.

L'explication aux mains de M. Rueff ne va pas plus avant. C'est qu'il est économiste. Et pourtant, ne parle-t-il pas « d'univers économique », n'a-t-il pas écrit : « Depuis dix ans, tout l'effort des hommes a tendu à construire le monde, non tel qu'il devrait être pour durer, mais tel que ceux qui y vivaient voulaient qu'il fût pour leur donner le maximum de satisfaction contre le minimum de peine ? N'est-il pas l'auteur de la petite phrase sur « l'équilibre en dehors duquel une société ne saurait subsister ? » Univers, monde, société, est-ce là le vocabulaire d'un économiste ?

(1) Nous citons d'après un article de M. Rueff (*Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1932), qui contient l'essentiel de sa conférence.

(2) Cette affirmation néglige volontairement tout ce qui est contenu dans la théorie du bimétallisme. Aussi bien, y sommes-nous autorisé par la démonétisation quasi universelle de l'argent-métal.

(1) RUEFF, *Théorie des phénomènes monétaires*, 1927, p. 319.

Aussi bien le ton, ce dogmatisme superposé à la description, doit éveiller l'attention. Pourrait-on rendre ces superbes arrêts si l'on n'avait dans l'esprit autre chose qu'une science des phénomènes de l'économie?

Coupons au plus court. D'ailleurs, l'idéologie de M. Rueff est si pure, si « naïve » qu'on ne peut guère s'y tromper. Les citations que nous avons faites multiplient à satiété l'image d'un monde où l'ordre est infailliblement produit par un mécanisme. Les individus « sont toujours inspirés par l'infinie diversité de leurs désirs... Jamais ils ne se préoccupent des conséquences que leurs actes exerceront sur la situation de la collectivité ». Ainsi, à l'échelle des individus, des appétits, qui visiblement n'intéressent pas l'auteur. Il n'y a pas de place, dans tout le système, pour une régulation des activités individuelles, pour les vertus, ni pour aucune finalité. Les individus pourraient être tous insensés que ça n'aurait aucune importance. Car leurs activités, qui échappent à toute règle en tant qu'individuelles, tombent sous une règle d'airain en tant qu'elles sont insérées dans le fonctionnement de la collectivité. Alors, elles sont régies par un mécanisme « absolu et irrésistible ». Sur le plan de l'univers, M. Rueff est aussi dogmatique qu'il était sceptique quant aux individus. Mais ce qui nous intéresse, c'est que tout ce que M. Rueff peut trouver d'ordre dans le monde est sur le plan de l'univers. Car ceci nous désigne clairement l'espèce métaphysique de sa pensée.

La proposition : « Il n'y a d'ordre que sur le plan de l'univers », est en effet une des conclusions où doit immanquablement aboutir un rationalisme mécaniste. Le mécanisme tire de sa nature idéaliste le principe que l'intelligence n'atteint pas les choses mais des portraits des choses dont la ressemblance est suspecte, en vertu d'un des plus fermes postulats de l'idéalisme. Les choses étant bannies dans l'inconnaissable, la question de l'ordre ne peut se poser quant à elles. Y a-t-il de l'ordre dans les choses? L'idéaliste doit professer qu'il l'ignore. Cependant l'intelligence exige l'ordre et, faute de le trouver dans les choses, le mécaniste se satisfait en construisant un univers avec les relations mathématiques de grandeurs, prises comme abstraites des choses en vertu de cet autre postulat, l'essence mathématique du réel. C'est sur cet univers de relations mathématiques, et sur lui seul, que porte l'idée d'ordre dans le mécanisme. Il s'ensuit que dire, comme le fait M. Rueff, qu'il n'y a d'ordre que dans l'univers, c'est avouer le mécanisme. Mais à quoi vise cette identification métaphysique des théories de M. Rueff? A établir au delà des connexions pratiques affirmées par l'économiste les raisons métaphysiques qui gouvernent ses problèmes.

Par exemple, la solidarité entre le mécanisme des prix et l'étalon-or que M. Rueff affirme sans relâche, mais dont il se contente de montrer comment, dans certains cas, elle fonctionne. Quelle est la raison de cette solidarité, selon la propre métaphysique de M. Rueff? L'ordre que celui-ci voit dans l'univers économique est l'effet du fonctionnement du mécanisme des prix. Il faut distinguer ici le mécanisme des prix et le processus de formation des prix. Ce dernier n'est rien de plus que l'établissement d'un rapport entre l'offre et la demande de marchandises, de services ou de capitaux. Pour passer de la formation des prix au mécanisme des prix, régulateur automatique universel de l'économie, il est absolument nécessaire que tous ces rapports soient mathématiquement comparables entre eux. Parce qu'alors seulement sera produit un univers mathématique, objet du mécanisme. Il est évident que tous ces rapports ne seront mathématiquement comparables entre eux que si l'unité qui les mesure est partout et toujours identique à elle-même. Ces rapports sont matériellement mesurés en termes de monnaie, la monnaie est l'unité de mesure. Et la seule monnaie qui possède cette identité parfaite, fondement dernier et nécessaire du mécanisme, c'est l'or.

Ainsi, sous une affirmation pratique, donc toujours contingente, c'est une relation nécessaire entre le mécanisme des prix et l'étalon-or que nous voyons surgir grâce à la découverte de la métaphysique de M. Rueff. Oté l'étalon-or ce n'est pas seulement un désordre temporaire introduit dans le mécanisme, c'est le mécanisme des prix qui se trouve métaphysiquement annulé et avec lui l'univers économique. Alors le monde de Rueff n'est plus monde, cosmos, mais chaos. Immense catastrophe où la métaphysique nous a menés (1). Pour éviter d'être anéanti, il ne reste qu'à se réfugier dans l'expérience. Or, là que voyons-nous?

(1) A vrai dire, nous dramatisons. Mais M. Rueff a commencé. Sur la fin, sa conférence est traversée par des lueurs d'Apocalypse : « Je suis convaincu qu'il n'est pas d'autre devoir que d'essayer de ramener au bon sens la raison humaine entièrement égarée... Si nous n'y réussissons pas, c'en

Les économies qui ont supprimé, pour leur compte, l'étalon-or ne continuent pas moins d'exister. Ces corps infiniment complexes n'ont pas cessé d'agir. Bien plus, en Angleterre, on se félicite d'avoir échappé à ce « coquin d'or qui est un vaurien (1) » ; on s'y vante que les deux cinquièmes du commerce mondial s'opèrent sur la base de monnaies détachées de l'or (2). Comment cela est-il possible puisque la simple existence d'un corps implique déjà rigoureusement un ordre. Et tout ordre, quel qu'il soit, est infiniment séparé du chaos. Or, pour M. Rueff, pas de moyen terme : étalon-or ou chaos. D'où peut venir l'ordre des économies non-or? Quel est sa nature? Ce ne peut être un ordre rationaliste et mécaniste puisque celui-ci est entièrement suspendu à l'étalon-or. Donc si un ordre existe dans une économie quelconque, en dehors de l'étalon-or, c'est qu'il puise sa raison dans un monde non-rationaliste. Il s'agit de savoir si ce monde existe (3).

D'abord quant à l'économie. Les formes propres du rationalisme sont la grande industrie machiniste, le commerce et la finance à l'échelle mondiale. Or, le développement même de ces formes tend à introduire dans le système des masses d'hommes absolument irréductibles à son essence rationaliste, telles que le prolétariat produit par la grande industrie, et les races les plus diverses prises dans le réseau commercial et financier étendu jusqu'aux extrémités de la terre. Le poids de l'argument vient de ce qu'il irruption de ces éléments irrationnels (prolétariat et races « couleur ») n'est pas fortuite, elle n'est pas venue d'une imprudence accidentelle, mais comme conséquence nécessaire du jeu normal des institutions économiques rationalistes elle-mêmes (4).

Par ailleurs, on observe dans notre temps la multiplication d'événements de première grandeur, irréductibles à un ordre rationaliste : la guerre, le marxisme-léninisme russe, le fascisme, la civilisation américaine, la crise allemande. Enfin — et ce fait domine tous les autres qu'à vrai dire il l'explique et prouve qu'il s'agit d'un véritable monde — il appartient à l'histoire de la philosophie de montrer que l'effort des philosophes modernes (en particulier les classiques allemands), réfléchissant sur le rationalisme, a consisté à réintroduire dans le système du monde l'irrationalité qui subsistait au delà de l'objet phénoménal des catégories. Air a été amené au premier plan de la métaphysique le concept d'activité auquel il a fallu chercher un sujet. Ce sujet c'était pour Hegel l'Esprit, pour Marx le Prolétariat. Ce grand mouvement philosophique est vraiment parti du besoin immédiatement perçu contraignant de réintégrer dans la conception du monde l'irrationalité que les systèmes que l'on peut appeler cartésiens visaient précisément à exclure (5).

L'existence de ce monde non-rationaliste a la plus grande importance quant aux problèmes posés par M. Rueff. En effet de son point de vue strictement rationaliste, notre auteur est obligé

est fait de notre civilisation ». Et il évoque l'ombre de Jérôme Savonarole de telle sorte qu'on pourrait prendre ce radical dominicain pour une espèce de patron de l'étalon-or. Mais nous pouvons imaginer l'opinion de Savonarole sur l'univers économique que le mécanisme des prix nous a bâti. Sans doute, les événements bouleversent M. Rueff. Autrement, il se souviendrait de ce qu'il a sagement écrit en 1927 : « Une théorie n'est vraie... que lorsqu'elle se trouve réalisée dans les conditions dans lesquelles elle a été établie. » *Théorie des Phénomènes monétaires*, p. 25. Il n'est pas impossible que nous nous trompions sur le cours du temps, et nous marchons peut-être vers les origines de la Maison Rothschild? A cette condition, le dogmatisme de l'étalon-or est plein d'avenir.

- (1) J.-M. KEYNES, dans l'*Agence Economique* du 6 avril 1932.
- (2) *Bulletin* de mars de la « Midland Bank » de Londres.
- (3) Monde est pris ici dans le sens défini par M. l'abbé Journet : « Nous appelons « monde » un ensemble culturel informé par un principe unificateur supra-culturel ». *Nova et Vetera*, 1931, p. 383.
- (4) L'analogie de ce processus se retrouve dans le domaine politique où le système parlementaire représente l'institution rationaliste. Le parlementarisme lui-même repose sur la doctrine du peuple souverain, par laquelle se réalise l'exigence rationaliste fondamentale de construire un univers de grandeurs mathématiques, dans le cas présent une multiplicité d'atomes sociaux. Le terme pratique de la doctrine du peuple souverain, c'est le suffrage universel qui doit nécessairement introduire dans le système rationaliste un irrationnel formidable : le peuple. Voir CARL SCHMITT, *La situation actuelle du Parlementarisme au point de vue de l'histoire des idées* (en allemand), 1923. Ce processus immense, à proprement parler cette révolution, n'a pas totalement échappé à M. Rueff. « Notre système politique dit-il, tend à promouvoir la somme des intérêts particuliers au rang de l'intérêt général et le mouvement pour la représentation des intérêts a donné à cette tendance une consécration dont l'importance nous a encore échappé. Quand M. Rueff s'aperceva de l'importance de cette situation, que restera-t-il de son dogmatisme mécaniste?

(5) Ce schéma appelle, nous le savons bien, de minutieuses mises au point. Il faudrait, en particulier, s'expliquer sur le panrationalisme de Hegel. Mais nous croyons que le fait premier de cette évolution, si complexe par la suite, est bien celui que nous disons.

de considérer les cas d'abandon de l'étalon-or, comme s'ils étaient l'erreur pure, comme le mal en soi et les signes du chaos. Au contraire, si l'on se place dans la perspective du monde non-rationaliste, les abandons de l'étalon-or se trouvent rattachés de façon intime à un ensemble d'événements qui forment un tout cohérent. Chaos aux yeux du rationaliste, les économies détachées de l'or participent à l'ordre du monde non-rationaliste.

L'ordre rationaliste est assuré par un mécanisme, c'est-à-dire par le jeu des seules causes efficientes agissant du dehors sur des corps réduits à leurs éléments mathématiques. Quelle est la nature de l'ordre du monde non-rationaliste? Ici nous n'avancerons qu'avec prudence, sachant combien il est délicat de dégager dans toute sa pureté le principe simplificateur d'un ensemble culturel existant. Cependant, il semble que l'on puisse dire que l'ordre non-rationaliste est produit par actions immanentes à des organismes, par une « activité qui revient de soi sur soi ». C'est d'ailleurs en ces termes que Hegel définit le « biologique » et, avec toutes sortes de réserves, nous consentons à dire que ce monde non-rationaliste est un monde hégélien. De cette définition de l'ordre hégélien, il suit qu'il n'y a pas de place, dans l'économie de ce monde nouveau, pour un noyau atomique, ce qui est le propre de l'étalon-or dans l'économie rationaliste. Que devient alors la monnaie? Il semble que déchu de son rôle suprême, la monnaie ne devrait garder, dans un système participant au monde hégélien, que la fonction d'instrument des échanges *hic et nunc*, la seule qu'elle tire de sa nature. Ce changement aurait probablement une répercussion sur le problème de l'usure et les plus grosses difficultés se résoudraient peut-être d'elles-mêmes si l'argent était exorcisé de la possession mécaniste (1). Par ailleurs, il n'y a pas, semble-t-il, de raison essentielle pour que l'étalon-or ne trouve pas un certain emploi dans une économie non-rationaliste, mais alors il ne sera plus qu'un des facteurs de cette économie, un simple appareil monétaire, judicieux, utile : contingent et non plus métaphysiquement nécessaire.

Dans tout ce qui précède, nous avons admis une dépendance fondamentale des divers domaines culturels à l'égard d'une conception du monde. Il s'ensuit que la question de la durée d'une économie non-rationaliste revient à demander ce que vaut la conception hégélienne du monde. Pour nous, toutes les métaphysiques établies au-dessous de l'être, et les mondes qu'elles inspirent, c'est-à-dire le monde hégélien aussi bien que le cartésien, sont précaires. Ces métaphysiques durent à peu près autant qu'elles restent le domaine des gens de lettres et des gens du monde, mais lorsqu'elles se répandent jusqu'à vouloir embrasser toute la société, l'entrée des hommes naturels dans le système fait craquer le réseau idéaliste. Imagine-t-on une société toute cartésienne! C'est du reste la raison profonde de l'échec final de ces systèmes qui tous supposent un monde en acte pur d'intelligibilité (2). Ce que le monde n'est pas. A mesure que ces systèmes se réalisent, qu'ils pénètrent la politique, l'économie, les mœurs, l'irrationnel qui est à proprement parler ce qu'il y a de potentialité dans l'univers réagit contre la dictature de l'actualisme qui est au fond de tout idéalisme (3). On pourrait encore demander un choix entre les mondes cartésien et hégélien; l'un est vrai et l'autre est faux; il faut se décider pour le vrai. Mais précisément cette question n'a pas de sens, parce que l'intention profonde d'où l'un et l'autre de ces mondes procèdent, ce n'est pas la vérité mais l'activité. Il ne s'agit pas de savoir lequel de ces mondes est le vrai, mais lequel fonctionne. La supériorité de l'hégélianisme est d'avoir mis à nu cette conséquence de l'idéalisme et de se l'être incorporée. De ce point de vue, il faut dire rigoureusement que l'étalon-or a toutes les vertus que réclame pour lui M. Rueff, qu'il est la vérité, dans un monde rationaliste qui fonctionne et tant qu'il fonctionne. Or, il y a de très fortes apparences que le monde rationaliste ait de plus en plus de peine à fonctionner. Cela répond au cri pathétique de M. Rueff : « N'est-ce pas un affreux mensonge que de dire que l'étalon-or a perdu ses vertus essentielles et doit être remplacé par un régime nouveau? »

* * *

Le capitalisme reste le système sous lequel vivent des centaines de millions d'hommes; mais sait-on bien ce qu'on entend par *capitalisme*? Il y a un fait capitaliste, mais la polémique s'est saisie du mot, de sorte que l'idée est loin d'être claire. Pour la plupart des esprits, *capitalisme* exprime « la situation créée par les applications de plus en plus nombreuses et complexes des sciences de l'univers physique à l'économie ». Le capitalisme peut aussi se définir, comme l'a fait M. Malcor, « le système de l'économie qui favorise la richesse individuelle (1) ». C'est la conséquence sociologique qui est mise en avant dans cette excellente définition. On peut tenter d'en établir d'autres non contradictoires du reste.

Pour des raisons nombreuses dont l'exposition formerait l'esquisse d'une philosophie de l'histoire (2), c'est de la spécification métaphysique que paraît devoir procéder la définition des phénomènes culturels la plus pure et la plus féconde. C'est ainsi que nous dirons que le capitalisme est le système de l'économie qui se réalise spontanément sous l'empire d'une conception rationaliste du monde.

Au centre du capitalisme, il y a le capital. Le capital est l'expression propre, typique, de la richesse dans un système rationaliste de l'économie. Et parce que celui-ci est purement quantitatif — par nécessité métaphysique, étant un mécanisme — il faut dire que le capital, c'est la forme purement quantitative de la richesse, définition qui rejoint sans difficulté celle de M. Malcor. Qu'on songe au rôle de la comptabilité comme expression de l'entreprise capitaliste. L'impuissance générale à réagir contre l'erreur, pourtant évidente sur le plan moral, de considérer le travail comme une marchandise; la notion vulgaire du système Taylor; le mépris de l'idée de réforme en faveur de la rationalisation (3), tout cela offre l'occasion de vérifier notre définition. Tel est donc le capitalisme, ou plus exactement son espèce classique et mécaniste.

Mais si le monde rationaliste, au sein duquel ce capitalisme se réalise spontanément, cesse d'être apodictique, que devient l'économie? Le fait russe semble prouver que la projection économique du monde hégélien, c'est spécifiquement le communisme. Il reste cependant un doute parce que la filiation du léninisme s'établit, à travers Marx, sur une répudiation partielle de la philosophie de Hegel. Il faudrait affirmer que la succession de Hegel est tout entière légitimement et définitivement aux mains de Marx. C'est un point délicat sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister à cette place. Ce qui importe, c'est la nature du système économique dans la situation où les deux mondes, le rationaliste et l'hégélien, coexistent et s'interpénètrent, ce qui est, à des degrés divers, le cas des collectivités occidentales et extrême-occidentales.

Celles-ci restent, disions-nous, sous le régime capitaliste. Cependant, on a vu que le développement normal des formes techniques du capitalisme (la grande industrie, les échanges mondiaux) incorpore au système des éléments hétérogènes, masses énormes d'hommes dont le rapport unique, direct, avec le système, c'est le travail. La logique de cette évolution veut que la réalité du régime économique tende vers un ordre qui incorpore le travail (4). L'analyse révèle des traces de cet ordre dans la transformation que subit l'idée de production. Pure géométrie dans l'esprit original du système, la production en vient peu à peu à contenir l'idée des biens produits. On remarque d'ailleurs des formes d'entreprises dont le caractère travailliste est incontestable. L'espèce d'investissement de l'entreprise capitaliste classique par les contrats collectifs de travail, les arbitrages de conflits de salaires, etc... relève de la même tendance. Pour tenter de résumer cette transformation on pourrait dire que l'économie actuelle est un capitalisme moderne opposé à classique, prolétarien opposé à bourgeois et biologique opposé à mécaniste.

Les mots « classique » et « moderne » n'ont guère qu'une signification historique et il n'est pas utile d'en poursuivre l'analyse.

(1) *Novae et Veterae*, 1931, p. 416.

(2) « La cause des maux qui nous accablent, comme de ceux qui nous menacent, consiste en ce que des opinions erronées sur les choses divines et humaines se sont peu à peu insinuées des écoles des philosophes, d'où jadis elles sortirent, dans tous les rangs de la société et sont arrivées à se faire accepter d'un très grand nombre d'esprits. Comme, en effet, il est naturel à l'homme de prendre pour guide de ses actes sa propre raison, il arrive que les défaillances de l'esprit entraînent facilement celles de la volonté; et c'est ainsi que la fausseté des opinions, qui ont leur siège dans l'intelligence, influe sur les actions humaines et les vices ». LÉON XIII, *Aeterni Patris*, Ed. Bonne Presse, 1, p. 45.

(3) J. MARITAIN, *Le Songe de Descartes*, 1932, p. 279-280.

(4) L'importance de la notion de travail, son actualité sont en évidence dans l'article 1^{er} de la nouvelle Constitution ou l'Etat espagnol se définit comme une « République démocratique de travailleurs de toutes catégories... »

(1) L'intérêt, c'est un plus qui s'ajoute au capital. Intérêt et capital sont mesurés en termes de monnaie. Il est évident que si la monnaie perd son identité mathématique, l'idée d'un plus ajouté au capital devient problématique.

(2) J. MARITAIN, *Réflexions sur l'intelligence*, pp. 267, 268.

(3) On peut définir le mécanisme un « actualisme quantitatif ». R. DALBIEZ, *Cahiers de Philosophie de la Nature*, 1927, p. 178.

Pour expliquer le passage de bourgeois à prolétarien, on s'appuiera sur une analyse de l'idée de richesse. La bourgeoisie possède des richesses de réserve. Au contraire, la seule richesse du prolétariat, c'est le travail. Etant données ces positions, que se passe-t-il lorsque la culture perd avec l'idée de nature toute ordination supérieure à la pure efficacité? D'une part, les biens tombent au rang de choses et leur possession est pour la bourgeoisie l'amorce matérielle de la conception du monde comme un univers de grandeurs mathématiques, objet propre du mécanisme. D'autre part, le travail, dans lequel le monde est immédiatement présenté au prolétaire, est dépouillé de toutes ses spécifications personnelles et se résout dans une activité qui ne peut dépasser l'ordre biologique (1). La pénétration du capitalisme par le travail entraîne donc un glissement du mécanisme vers le biologique. Cette analyse du couple sociologique : bourgeois-prolétarien nous fait toucher le couple métaphysique : mécaniste-biologique.

L'économie classique est suspendue à la notion de capital où l'intention mécaniste du système trouve sa plus pure expression. De là le nom très exact de capitalisme donné au régime de l'économie classique. Capital qui est, nous l'avons dit, la forme quantitative de la richesse. Pour exprimer la transformation que nous croyons voir dans l'idée de capital, nous nous référerons aux formules de Marx, faisant d'ailleurs toutes réserves sur le marxisme comme système. Le sens de ces formules : Bien-Argent-Bien et Argent-Bien-Argent, est qu'il existe deux processus de circulation de l'argent (2) : dans le premier, l'argent est moyen terme entre deux biens; on part d'un bien pour aboutir à un bien à travers l'argent. Dans le second, le bien est moyen terme et l'on va de l'argent à l'argent, ou plus exactement l'argent devient capital et la raison de l'opération est de passer, à travers le bien, d'un capital 1 à un capital $1 + n$. Une des intentions principales de notre travail a été de montrer que l'existence du phénomène décrit par la seconde formule de Marx dépend nécessairement de l'apodicticité d'une conception mécaniste du monde. Lorsque l'influence de cette conception faiblit, on devrait se retrouver dans l'autre système où les actes économiques (formule T-A-B) remontent au premier plan, sont touchés directement et non plus à travers un champ de référence mathématique. Mais ce que traduit très exactement la première formule de Marx, c'est la situation d'une économie précapitaliste. On ne peut donc appliquer sans précaution cette formule à l'au-delà du capitalisme que nous cherchons à définir. Ce qu'on peut dire cependant, c'est que d'ores et déjà le phénomène économique a dévié de la seconde formule. Est-ce encore un capitalisme? Pour peu que l'on se place en aval du courant travailliste qui pénètre l'économie, il paraîtra nécessaire de laisser tomber le nom de capitalisme et de comprendre le régime comme une tendance à un économicisme biologique, ce dernier mot voulant signifier que l'ordre du système se prend de plus en plus du travail. La déviation du capitalisme de son type original n'est-elle pas déjà très visible dans le cours de la crise de 1929-1933...? Les appels aux « lois économiques immuables » se font de plus en plus faibles; par contre, on entend des invocations pressantes à l'« économie dirigée » (3). Au surplus, l'analyse de la situation aux

Etats-Unis et en Allemagne laisse deviner les formes concrètes de l'économicisme biologique.

Nous relèverons encore un fait de grande importance. Le mécanisme économicisme excluait toute finalité. Or, l'économicisme biologique réintègre dans l'économie au moins la finalité qu'il puise dans sa participation à l'ordre biologique. Mais il reste que l'économie est un domaine de l'action humaine, laquelle possède par nature une finalité propre, bien plus élevée que celle qui suffit à la biologie. Le grand problème de l'heure, ce ne sont pas les malheurs de l'étalon-or, c'est de savoir ce qu'il adviendra de la finalité retrouvée. Une métaphysique avait écarté la finalité de l'économie; une autre métaphysique l'y ramène mais tronquée, diminuée. Pour restaurer l'économie dans toute sa dignité, il faudra recourir à une autre métaphysique encore, à celle qui place au premier rang de ses biens l'idée vraie de finalité : le thomisme.

PIERRE LINN.

Cinéma

Au début de son livre *Naissance du cinéma*, Moussinac écrit :

Nous vivons des heures admirables et profondément émouvantes. Dans le grand trouble moderne, un art naît, se développe, découvre une à une ses lois propres, marche lentement vers sa perfection, un art qui sera l'expression même, hardie, puissante, originale de l'idéal des temps nouveaux. Et c'est une longue et dure étape, à la beauté de laquelle trop peu croient encore parce qu'il n'en ont pas compris pleinement la formidable vérité.

Je sais que des lecteurs formés à d'anciennes disciplines souriront devant cet enthousiasme et ce ton légèrement prophétique. La jeunesse a compris cependant, ou plutôt elle pressent. Elle a le sentiment de toutes les possibilités, vagues encore mais certaines, du cinéma. Elle est bien plus sévère pour lui que ses aînés mais bien moins méprisante. Elle respecte le cinéma mais elle sait qu'il n'est encore qu'un art de primitifs cherchant à s'épanouir mais le cherchant, par la force des circonstances et l'incurie des intellectuels, dans une mauvaise voie.

Le cinéma porte en lui les germes d'une expression unanime, sincère et exclusive du monde moderne. Tragédie chez les Grecs. Cathédrale au moyen âge. Cinéma chez nous. Même rang exactement.

Où nous trouverions-nous donc? Faisons le tour de l'horizon. Si nous considérons la poésie et que nous y cherchons une expression du monde moderne, je veux dire un écho de notre âme commune, nous ne pouvons nous arrêter qu'à Claudel et aux surréalistes.

Je cite, presque au hasard, Tristan Tzara : une strophe de *L'Homme approximatif* :

*Les cloches sonnent sans raison et nous aussi
nous marchons pour échapper au fourmillement des routes
avec un flacon de paysage une maladie une seule
Une seule maladie que nous cultivons la mort
Je sais que je porte la mélodie en moi et n'en ai pas peur.
Je porte la mort et si je meurs c'est la mort
Qui me portera dans ses bras imperceptibles,
Fins et légers comme l'odeur de l'herbe maigre
Fins et légers comme le départ sans cause
Sans amertume sans dettes sans regret sans
les cloches sonnent sans raison et nous aussi,
pourquoi chercher le bout de la chaîne qui nous relie à la chaîne.*

(1) On trouvera une expression à peu près pure de l'idée « moderne » du travail dans le livre d'ADR. TILGHER, *Le Travail dans les mœurs et dans les doctrines*, traduit de l'italien. Alcan, 1931.

(2) Les observations que traduisent ces formules se trouvent déjà, on le sait, chez Aristote (*Pol.*, liv I, chap. III), d'ailleurs cité par Marx. (*Capital*, liv. I, 2^e part.).

(3) M. Rueff s'est expliqué sur l'économie dirigée et c'est encore une occasion de voir avec quelle ingénuité il roule sur la pente mécaniste. Sa critique est centrée naturellement sur l'idée de direction : il faudrait, dit-il, que l'organe directeur dispose, à tout moment, d'une information absolument complète, aussi bien de la production que de la consommation. Ce qui est une utopie. Ergo. C'est d'ailleurs l'objection vulgaire. Mais il doit être clair que cette objection ne porte qu'à l'égard d'un univers économicisme mécaniste dans lequel l'information de l'organe directeur opérerait par pure analyse. Evidemment, aucune analyse ne peut épuiser la multiplicité d'action, doit être considérée comme infinie. M. Rueff construit l'organe directeur de l'économie exactement de la manière dont les philosophes mécanistes construisent leur sorte de dieu : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse... » LAPLACE, *O. C.*, VII, p. VI. Les critiques de M. Rueff et autres se réfèrent à une économie qui, par nature, étant mécanisme, exclut toute direction. Paralogisme. Si l'on veut parler sérieusement d'économie dirigée, il faut d'abord réintroduire dans l'économie une finalité, sur laquelle nous nous expliquerions sans aucun embarras.

Est-ce la guerre? Est-ce le mouvement moderne, dont l'accélération indique en ligne plus droite et moins paresseuse le terme de la vie, la jeunesse d'aujourd'hui ne pense qu'à la mort et cette obsession explique toutes ses tendances, sa hâte, son cynisme, ses vices, sa sainteté.

La strophe que nous venons de citer est une expression heureuse de cette obsession. Mais cette poésie même on ne peut dire qu'elle puisse être comprise de la foule. Elle exprime sa lourde rancœur mais la foule ne peut s'y reconnaître. Ce n'est pas son langage. Cette poésie est trop intellectuelle. Le théâtre moderne, cherchons, cherchons. Les ballets russes, certains spectacles de cirque peut-être, là nous trouvons notre diapason. Mais Diaghileff est mort et les ballets russes ne sont à la portée que de quelques privilégiés. Le cirque est insuffisant, ses moyens ne sont pas assez scientifiques. La peinture moderne? Je ne veux point citer de nom. Ici encore il est question d'école, de théorie, de petits groupes fervents. Et puis la peinture n'a jamais été l'expression d'une époque à moins qu'en Flandres et en Italie, jadis, il y a très longtemps et très au-dessus du peuple. La sculpture moderne? Bourdelle, certains Maxime Real del Sarte, mais pour comprendre Bourdelle, quelles conditions que ne peut remplir le populaire! La littérature moderne? Le monstrueux Paul Valéry? (monstrueux d'intelligence). Certains paragraphes de Bernanos? Quelques lignes de Mauriac, quelques pages de Bloy, l'une ou l'autre pensée de Pascal? Mais quel hermétisme, suggestions fragmentaires, rien. Dans la musique moderne nous trouvons davantage. Il faut avoir entendu Jack Hylton, même en musique enregistrée, depuis son *Good Night Sweetheart* jusqu'à ses fantaisies les plus endiablées, l'avoir vu avec ses boys jouer jusqu'à la limite du cirque, pour se sentir reconnu, emporté. Quand Jack Hylton interprète du Beethoven ou de l'opéra, nous y sommes, alors que la IX^e Symphonie — soyons sincères — interprétée fidèlement, d'après son écriture, ne nous impose que des enthousiasmes conventionnels. J'entends hurler, c'est pourquoi je m'explique. Il est d'abord convenu que Beethoven est un géant de la musique, je ne le nie point. Mais personne ne va me nier non plus que pour le goûter classiquement il faille se hausser l'esprit sur de grands échafaudages intellectuels. Conventions aussi, je crois. Et puis qui nous dit... Ne discutons pas plus loin, car tout le monde admet que les anciens maîtres sont au-dessus de la portée populaire. C'est au rang de la musique, mais bien au-dessus d'elle, que se place le cinéma comme expression artistique de notre siècle.

Si j'ai cité Tristan Tzara, les ballets russes, les peintres d'aujourd'hui, c'est parce qu'ils participent au rythme moderne, mais superficiellement et presque sans mystère.

Si j'ai cité Bourdelle, Valéry, Bernanos, Mauriac, Bloy, c'est qu'ils participent au mystère, je veux dire au sentiment moderne mais presque sans rythme.

Jack Hylton et tous les vrais jazz se placent bien au-dessus d'eux au point de vue artistique parce que, chez eux, nous retrouvons notre mystère et notre rythme à la fois.

Mais le jazz ne sera pas le témoin de notre époque, à moins peut-être qu'il n'invente des quarts et des huitièmes de ton et une foule d'instruments nouveaux et encore... car l'expression musicale ne se suffira jamais par elle-même.

Et, pourtant, c'est tout ce qui resterait de nous si le cinéma n'existait.

Cinéma refuge suprême de tous les poètes, c'est-à-dire de tous les unanimistes.

Car tout le reste est statique — sauf la musique — et le monde moderne est mouvement, dynamisme.

Voilà probablement le résultat de vingt siècles de christianisme,

religion essentiellement dynamique, de nous faire aimer le mouvement, à nous, foule. Voici peut-être la grande conjonction, le bourgeonnement d'un génie propre né de la sève antique mais dont la floraison sera neuve entièrement.

Voici très certainement la nouvelle raison de ne pas désespérer.

Nos didactes nous ont promenés à travers toutes les civilisations. Nous en connaissons l'évolution cyclique : développement, apogée, décadence. D'autre part, où que nous regardions du chemin de l'esprit nous lisons l'exaspération de la décadence, nous en humons le parfum, nous en goûtons la saveur, nous en palpons la frigidité. Deux mille ans c'est un bel âge et la civilisation chrétienne n'est-elle pas au terme de sa course? Pourtant une foi intrépide ne nous permet pas de renier la pérennité du christianisme. Nous le savons plus vivant, plus impétueux que jamais. Mais nous ne pouvons rien concevoir en dehors de lui, tant il est pour nous total, exclusif. Alors parmi tous les byzantinismes nous découvrons l'art enfantin, mystique, le cinéma. Atout providentiel que Dieu jette aux mains des croyants. Levain de beauté, d'idéalisme et d'émotion.

Ah! je sais, les pessimistes ont beau jeu.

Devant la plupart des œuvres qu'a produites le cinéma, ils ont le droit de parler de médiocrité, de mercantilisme, mais ils n'ont pas celui d'insulter l'avenir. « L'œuvre des marchands, dit encore Moussinac, avilit l'œuvre éternelle. Les mains, ni les yeux des marchands n'ont fait la lumière en aucun temps sur le monde. » Pourquoi attendre d'eux ce qu'on ne peut exiger que d'artistes?

Et sur ce mot entendons-nous bien. Le virtuose de la technique n'est un artiste que si sa personnalité est détectrice de l'angoisse collective. Il est un éveillé d'âmes. Et, devant son œuvre, ses contemporains somnolents doivent ouvrir les yeux non sur lui, ni sa force, mais vers eux-mêmes.

Comme l'épopée, comme la comédie, comme tout art, le cinéma est un divertissement au sens strictement étymologique de ce mot.

Quoi qu'en disent les intellectuels ce divertissement doit être populaire sous peine de ne point exister. Pas d'hermétisme, pas d'étalage de science : le cinéma est trop près de la vie, et la vie est trop la même chez tous les hommes.

Heureuses contingences, sauvegarde des vrais artistes que de devoir travailler pour la foule, c'est-à-dire pour des juges qui veulent, avant tout, être affectés moralement.

Eblouissante espérance, véritable terre promise que cet art nouveau dont presque tout reste à découvrir, cet art dont nous entrevoyons dans beaucoup de films des lueurs fugitives, lueurs d'avenir.

JEAN DENIS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des idées

Semaine sociale de Lille

La XXIV^e Session des Semaines sociales de France qui s'est tenue à Lille du 25 au 31 juillet s'est déroulée avec un extraordinaire éclat. Elle a compté environ trois milliers de semainiers et semainières, soit un gros tiers en plus sur la moyenne des inscriptions habituelles. Les causes de cette exceptionnelle réussite ? La portée du sujet : le désordre de l'Economie internationale et la Pensée chrétienne, ce qui revenait à l'étude de la Crise. Le lieu choisi, cette région du Nord, foyer intense de vie économique et d'action sociale, la grande cité de Lille, riche en Œuvres, en monuments artistiques, et dont le Musée des Beaux-Arts pour la peinture flamande n'a d'égal en France que le Louvre de Paris : son Rubens, *Descente de Croix*, rivalise avec celui d'Anvers et le *Pressoir mystique* de Bellgambe s'apparente au triptyque de Saint-Bavon, *Le Triomphe de l'Agneau* des Van Eyck. La haute et rayonnante personnalité du cardinal Liénart, évêque de Lille, l'allure d'un grand seigneur, le cœur d'un père, idole du peuple lillois. Il avait attiré une couronne d'évêques, parmi lesquels l'archevêque de Cambrai, les évêques d'Arras, de Versailles, d'Amiens, de Dijon, d'Ajaccio, de Troyes. La visite du nonce, Mgr Maglione, était annoncée et ne manqua point. Je ne puis omettre aussi parmi les causes du succès la tenue de la Semaine dans les superbes installations de l'Université catholique où l'Université itinérante pouvait se mouvoir à l'aise.

En fait, les Semaines sociales de France sont les assises annuelles des catholiques sociaux, elles reflètent leurs tendances, prônent leurs théories, développent leur programme. Assurément, leur principal souci est de répercuter par toute la France les enseignements du Saint-Siège, la Semaine lilloise, par la bouche de tous ses professeurs, n'a fait que commenter et parfois même amplifier l'encyclique *Quadragesimo anno*. Honorée d'une lettre laudative du Saint-Père, présidée par un cardinal, visitée par le nonce, patronnée par le corps épiscopal, la Semaine est assurément un événement d'importance. Toutefois, elle n'est pas un Concile, ses leçons ne sont pas le commentaire officiel des doctrines pontificales, sa chaire n'est pas le pur organe de la vérité infaillible, elle est la chaire d'une Ecole. Il me sera permis d'ajouter ici, pour mon compte personnel, que m'inclinant avec respect, parfois avec admiration, devant ses maîtres, je n'aime pas plus le qualificatif de catholiques sociaux que celui de catholiques intégristes condamné par Benoît XV. Catholique je suis, catholique tout court, apostolique et romain, si vous voulez un additif, et point à la ligne.

La leçon inaugurale échoit régulièrement à M. Eugène Duthoit, le président irremplaçable de la Commission générale. Il est juriste, économiste, sociologue, il est bien-disant, catholique avant tout. Il honore le haut enseignement, il a formé depuis des années qu'il occupe sa chaire de droit à la *Catho* de Lille, une phalange d'hommes distingués, qui brillent dans les œuvres et dans la politique.

Il a nettement posé la question de la crise mondiale, sans verser dans un pessimisme exagéré. Le déséquilibre universel de la production et de la consommation, il l'explique par les autarchies, les Economies fermées des nations qui s'enferment dans le « chacun pour soi », par la surproduction, par l'inflation gigantesque du crédit. Mais ces causes troublantes de la crise s'accompagnent, à ses yeux, d'efforts multiples tendant à une salutaire réaction : les ententes internationales et les accords entre industriels qui permettront de rompre le cercle infernal de l'exclusivisme, l'accroissement du pouvoir d'achat, une plus sage distribution des capitaux qui fera cesser le scandale de millions d'estomacs vides en face de stocks formidables, l'aide financière que les Etats et les banques d'émission se sont accordée.

Avec une réelle éloquence, il s'est tourné vers l'Eglise, la mère

de la civilisation et sa plus précieuse sauvegarde. Elle affirme l'unité du genre humain, la fraternité universelle, l'harmonisation des intérêts, elle requiert la convergence de toutes les activités vers le Bien commun qui est le salut du monde. Elle imprègne toutes les relations économiques, nationales et internationales de l'arôme vivifiant que distille l'esprit de justice et de charité.

La crise a été étudiée sous ses différents aspects par d'éminents spécialistes. Je ne veux signaler ici que les principaux. M. Pierre Bayart, professeur à l'Université catholique, après un exposé technique du mécanisme du crédit international, a fait une pénétrante analyse des troubles de circulation des capitaux internationaux. Parmi les causes immédiates de ces troubles, il a signalé les excès des capitaux flottants et les excès des capitaux d'investissement qui engendrent la confusion entre la Banque et la Bourse, d'autre part, les excès des capitaux fixes et des capitaux circulants, des trésoreries et des immobilisations. De ce double excès conjugué c'est-à-dire des capitaux flottants employés à des fins d'investissement, devait sortir la crise actuelle. Comment remédier au mal ? M. Bayart, recherchant les moyens de reprendre les échanges et les placements internationaux, en indique de trois sortes, les moyens techniques, psychologiques, moraux. En face de la spéculation et de la surproduction, qu'il nomme les péchés du capitalisme, il en appelle à la manifeste nécessité d'une règle, d'une mesure, d'un frein, d'une discipline de la liberté économique. Il préconise en outre les solutions internationales capables d'harmoniser, en les respectant, le jeu des forces nationales. Toutefois l'éminent professeur ne se fait pas d'illusion sur l'efficacité de ces moyens. Il est forcé de conclure que toutes ces combinaisons n'ont nulle chance d'aboutir au redressement de l'équilibre si elles ne sont pas animées par l'esprit d'entente et de collaboration, lequel suppose dans le monde des affaires, dans la sphère de la finance une rénovation de l'esprit chrétien.

C'est une heureuse inspiration d'avoir appelé cette fois à la Semaine des spécialistes de l'agriculture, de l'industrie, qui font entendre au milieu des théories et parfois des idéologies souvent un peu vagues la note précise et pratique. Tel M. Hittier, de l'Institut national agronomique, qui nous a fait toucher du doigt la situation privilégiée de la France, où un juste équilibre n'est pas rompu comme en Belgique, entre l'industrie et l'agriculture, et cela grâce à l'existence d'une classe paysanne depuis longtemps enracinée, pratiquant la polyculture qui répartissant les risques garantit un minimum de ressources, se recrutant lentement chez les travailleurs les plus laborieux de la terre. Tout en se prévalant de ces avantages, M. Hittier fait un devoir de solidarité à la France de s'intéresser aux peuples qu'étreint la crise agricole soit par mévente, soit par la pénurie, en facilitant l'écoulement des céréales et en favorisant une distribution plus équitable. N'est-il pas de l'intérêt de tous d'empêcher la démolition des peuples sains ? N'est-ce pas, en pratiquant cette entraide, obéir à la tradition française et chrétienne ?

C'est le président du Comité central des Houillères de France, M. de Peyerimhoff, qui a traité du problème du charbon. Il nous a retracé les phases laborieuses de la reconstitution du bassin houiller du Nord dévasté, désorganisé par l'invasion allemande. Il n'a pas craint d'appeler les envahisseurs par leur nom, malgré l'excessive susceptibilité des semainiers français que la moindre allusion à la guerre effarouche, tant ils redoutent de blesser ce que je désignerais d'un mot hardi, le « sintunomisme », prononcé à la française (Sint Unum). Arrivant à la situation actuelle, il n'a pas caché mais montré par des chiffres le déséquilibre des prix de production et des prix de vente, en dépit d'un effort continu de rationalisation, ni non plus dissimulé que l'importation de 20 à 30 millions de tonnes de charbons étrangers, dont les prix de revient sont favorisés par la dévaluation de la livre, aggravait terriblement la crise. Que faire ? Jeter le manche après la cognée ? Non pas. Une seule voie de salut s'ouvre à ses yeux : organiser la production d'abord nationalement par des ententes entre bassins,

comme on l'a tenté depuis quelques mois, puis internationalement, par l'accord des groupements nationaux de producteurs. C'est l'œuvre amorcée à la Conférence de Londres en octobre 1931 et qu'il faudrait mettre sur pied, sous la surveillance de gouvernements sages, avertis, mesurés dans leurs emprises fiscales et leur interventionnisme de gestion.

Une étonnante lacune dans le programme des leçons : la parole a été donnée à l'agriculture, à la finance, à l'industrie du charbon et sur la grande industrie régionale, les textiles, motus, tout au moins dans les grandes leçons. A-t-on craint de faire entendre une note trop pessimiste ou discordante? Je l'ignore.

En face de la crise, quelle est l'attitude du capitalisme et du socialisme?

Sur le premier point nous avions entendu la parole sévère du R. P. Desbuquois, l'éminent directeur de l'Action populaire. Certes, ce n'est pas le capitalisme tel qu'il le dépeint qui serait capable de redresser l'équilibre. Voué par principe exclusif à la recherche illimitée du profit par la libre concurrence, le capitalisme est essentiellement, foncièrement générateur de crises. Son jeu normal consiste à fausser le jeu de l'Economie. Il est le dépréciateur-né de toutes les valeurs, même les spirituelles qu'il fait coter à la Bourse, le père de la camelote, l'agent de la décadence. Qu'est-ce qui lui reste à faire à ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal? Qu'il se renie, qu'il abandonne la poursuite du profit, son irremplaçable stimulant, pour ne plus s'orienter, avec désintéressement et affranchi de la concurrence, que vers le bien commun idéal, la vie de tous à conserver, à développer. Economie dirigée, disciplinée, contrôlée et que la liberté se débrouille.

Quant au socialisme, il n'a vraiment pas voix au chapitre. Faisant précisément valoir la nécessité d'un stimulant à la production, qui ne peut être pratiquement autre que le profit, M. Jean Lerolle, député, a montré sans peine qu'en rejetant la propriété privée, en supprimant le profit, en abolissant l'excitation au travail, au progrès, le socialisme ne pouvait aboutir qu'à un perpétuel déséquilibre entre les besoins du plus grand nombre et une production de plus en plus déficitaire sous l'empire de la loi du moindre effort.

Il n'échappera pas au lecteur que de toutes ces considérations et savantes élucubrations se dégage la question essentielle. Tous les professeurs en viennent à cette conclusion : Economie dirigée, liberté disciplinée, unique moyen de résoudre la crise, de redresser le déséquilibre : mais comment parvenir à diriger l'Economie sans l'asservir par un épouvantable socialisme d'Etat qui serait le pire des maux? Où voulez-vous en venir? A l'Etat maître des banques, maître des usines, maître de la production et de la distribution, réglementateur de la consommation? Allez-vous à Moscou, tout au moins à Berlin, au dictatorialisme économique pour échapper aux méfaits du libéralisme économique? Telle est la question vitale. Le R. P. Desbuquois a terminé son réquisitoire contre le capitalisme par un appel de confiance à la Providence qui n'abandonne jamais ceux qui l'implorent, même les victimes du mamonisme que l'on confond, soit dit en manière de parenthèse, avec le capitalisme.

D'accord, mais : « Aide-toi et le Ciel t'aidera ». Comment s'aider? C'est à cette question redoutable que s'efforça de répondre le R. P. Danset, de l'Action populaire. Sa réponse était d'ailleurs connue, c'est le programme d'organisation professionnelle des catholiques sociaux, tel que l'expose avec son admirable clarté le R. P. Henri du Passage dans ses *Notions de Sociologie* dont nous nous réservons de parler ici. La formule est celle-ci : *Association libre dans la profession organisée*.

On part des syndicats ouvriers et syndicats patronaux séparés ou parallèles. Ce sont les piliers ou les parois de l'édifice dont l'achèvement appelle la construction d'une voûte pour assurer une organisation complète sur le double type régional et professionnel. Cette voûte serait fournie par des *Conseils paritaires* qui réuniraient périodiquement, dans chaque région déterminée, les représentants des divers syndicats patronaux, ouvriers, appartenant au même métier. Dans ces sessions, analogues à celles de nos Conseils généraux (provinciaux en Belgique), seraient envisagés les problèmes qui intéressent la profession. Les décisions prises, sanctionnées par les pouvoirs publics, auraient force de loi. Issus des groupements libres, recevant un statut légal, ces Conseils nationaux se fédéreraient en Conseils internationaux, en s'insérant parmi les institutions juridiques et politiques. Ce serait, au vrai,

la reconstitution et l'amplification de l'antique corporation adoptée à l'Economie présente. Chargé d'administrer le patrimoine commun, d'organiser les retraites, d'arbitrer les conflits, de concilier les intérêts, même de légiférer, ce Conseil permanent pourrait remplacer le Sénat actuel ou tout au moins jouer un rôle consultatif.

Tel fut l'aboutissement des travaux de la Semaine, la consécration du programme des catholiques sociaux. Il est manifeste que, pour hardie que soit cette conclusion, elle mérite de s'imposer à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux grands problèmes sociaux. Il faut savoir gré aux professeurs de la Semaine d'avoir jeté tant de lumière sur ces difficiles questions et d'avoir ouvert à l'espérance de si brillantes perspectives d'avenir.

J. SCHYRGENS.

... CARRELAGES ...

J. Swartenbroeckx

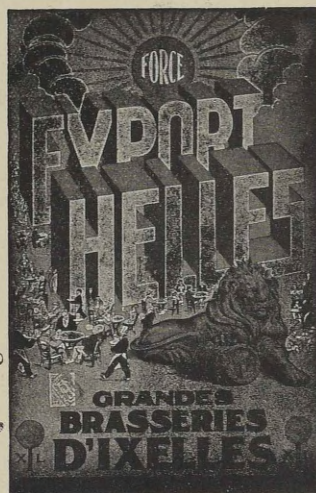
6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone
B 748.28

BRUXELLES

Téléphone
B 748.28

... REVÊTEMENTS ...



BIÈRE SUPÉRIEURE

DE FORTE DENSITE

QUALITÉ INCOMPARABLE

L'énergique impulsion de son effort industriel, Le rendement remarquable de ses moyens de production, permettent à

minerva une baisse considérable

			PRIX	
			Anciens	Nouveaux
12 C.V.	6 cyl.	Conduite intérieure 5 places	49.950	45.000
17 C.V.	6 cyl.	Conduite intérieure 5 places	75.000	68.000
22 C.V.	8 cyl.	Conduite intérieure Châssis court - 5 pl.	95.000	85.000
»	»	Conduite intérieure Châssis long - 7 pl.	100.000	90.000
»	»	Cabriolet	110.000	100.000

Parce que ses voitures ont toujours été les premières par leur qualité mécanique et leur imposante beauté, Minerva bénéficie sur tous les marchés du monde d'une RÉPUTATION incomparable

MINERVA MOTORS S. A. ANVERS

L'Assurance Liégeoise

Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances contre tous risques.
Fondée en 1895.

Capital : 15,000,000. — Réserves : 30,000,000.
Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail;
Assurances Accidents de toute nature;
Assurances Automobiles;
Assurances de responsabilité civile des particuliers.
— Patronages. — Comités sportifs, etc.
Assurances contre le vol; bris de glaces;
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

La Foncière Liégeoise

Société anonyme.

Fondée en 1913.

Capital : 10,000,000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités, avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE
Téléphone 12880 (quatre lignes)